

De l'« appareil psychique » freudien aux premiers schémas topologiques de Lacan : Rupture ou continuité ?

Pierre-Henri Castel

Quand il s'agit de l'unité d'un champ disciplinaire, articulé de surcroît à une pratique et donc à des normes, la question de la continuité ou de la discontinuité entre les thèses de son fondateur et celles de tel ou tel de ses « continuateurs » (supposés) revêt une importance cruciale. Lacan est-il freudien ? Cette question renvoie d'emblée à l'unité de la psychanalyse, ou du moins à la caractérisation de son périmètre légitime. Or, si Lacan n'est pas freudien, ce n'est pas certainement pas directement à cause de ses pratiques (la séance courte, la scansion, etc.), mais à cause des raisons alléguées de ses pratiques. Il n'est pas difficile de les rattacher à deux motifs de crispation. Le premier, c'est l'accent placé sur le langage chez Lacan, et plus précisément encore à l'« externalisme » assez radical, comme on dit aujourd'hui dans les débats sur l'esprit, de sa position sur le langage, puisque Lacan conçoit à peu près tout ce qui est chez Freud de l'ordre du « psychique » inconscient comme dépendant intrinsèquement du « discours de l'Autre », et, en tout cas, de conditions de socialisation, de symboles collectifs, etc., et cela dans une indifférence encore toujours très provocatrice à l'égard de ce qui paraît justement « interne », ou encore « intrapsychique » plus qu'« intersubjectif », et qui n'aurait rien à voir avec le primat absolu du langage. Le second, c'est une propension régulièrement condamnée à utiliser des présentations « mathématiques » dogmatiques, des schémas tels qu'on s'effraie que la psychologie humaine, la pâte des relations affectives et de la souffrance mentale, obéissent à des règles aussi rigoureuses. Quand on ne nie pas de but en blanc que ces schémas soient cohérents (mathématiquement), on veut bien admettre qu'ils mettent de l'ordre dans les concepts de Lacan, peut-être même, mais c'est le bout des concessions, dans quelques concepts freudiens. Mais beaucoup de gens répugnent à ce qu'ils mettent de l'ordre dans les choses auxquelles se réfèrent ces concepts, autrement dit, dans la subjectivité et dans les grandes formes de souffrance psychique qui sont le quotidien clinique des psychanalystes.

Abus de la linguistique, logicisme dogmatique, voilà ce qu'on ne trouverait pas chez Freud : Freud ne nie évidemment pas que la *talking cure* ait besoin d'une certaine idée de ce qu'est le langage, mais cette idée n'est pas l'organisateur de sa théorie. Voyez ce que disait à ce sujet Pierre Fédida : « Pourquoi Freud n'a-t-il pas lui-même écrit un livre sur le langage en psychanalyse et pourquoi le langage paraît-il faire obstacle à sa propre constitution en thème discursif de la métapsychologie ? Le régime épistémologique propre à la métapsychologisation d'un modèle conceptuel n'est pas indifférent. Et l'on verrait sûrement, à y regarder de près, que l'acception freudienne de la métapsychologie n'autorise pas, sous n'importe quelles conditions, l'extension d'usage de ce terme à des objets tels que corps, langage, communication, etc. En cela, il n'est pas illégitime de considérer la théorie lacanienne du langage comme une métapsychologie non freudienne (au sens où l'on parle de géométrie non euclidienne) de par le choix qu'elle opère idéologiquement sur le champ de la cure. »¹ Quant à la prétention de prendre tellement au sérieux les « topiques » freudiennes qu'on y détecterait les prémisses d'une « topologie » psychanalytique non pas heuristique, mais explicative en un sens fort, et même transmissible, ce n'est possible qu'en déformant à un tel degré les bases du raisonnement freudien, que c'est tout simplement l'aveu de l'hérésie de Lacan, ou la démonstration qu'il ne comprend pas ce que Freud a vraiment voulu dire. Si Freud a bien construit un « appareil psychique » (*psychischer Apparat/seelische Apparat*), on ne devrait pas voir là-dedans plus qu'une tentative de systématisation intellectuelle, et surtout pas une description appelée à orienter effectivement la pratique des cures. Cet intellectualisme

¹ Fédida in Forrester (1980 : 16).

fait trop bon marché du « transfert-contre-transfert » d'essence psychologique et clinique, qui doit servir à tous de point de repère concret, et reste ce qu'on appelle à repérer et à manipuler dans une cure didactique. S'en éloigner peut être scientifiquement cohérent (« ...la théorie lacanienne du langage [est] comme une métapsychologie non freudienne (au sens où l'on parle de géométrie non euclidienne »)). Cela reste un choix qu'on opère « idéologiquement » sur le champ de la cure. Pire : faire de la « topologie » psychanalytique, n'implique aucune transformation psychique ni subjective qui rende quelqu'un apte à pratiquer la psychanalyse.

Lacan a joué souvent avec le mot « hérésie », qui a l'avantage, en français, d'évoquer plus ou moins « RSI », autrement dit, « Réel, Symbolique, Imaginaire », ces catégories dont Freud n'avait pas l'usage. Il fait remarquer que le mot dérive du grec *hairèsis*, ce qui veut dire question. L'hérétique pose des questions. Disons alors ceci : les orthodoxies qui disposent des réponses officielles et légitimes aux questions fondatrices vont nécessairement rejeter dans l'hérésie ceux qui reposent ces mêmes questions et ne se satisfont plus des réponses admises. Sans reprise de la *question originnaire* d'Augustin et de Paul sur la grâce, par Luther et par Calvin, le protestantisme n'est qu'une hérésie. Mais si les questions originaires sont à nouveau posées, alors le protestantisme est bien un mouvement de réforme religieuse, et non de dissidence. Il est la Réforme même, parce que ses réponses alternatives, différentes, sont des réponses non pas déviantes, mais des réponses mieux ajustées à un questionnement plus approfondi et plus sérieux. A charge pour l'hérétique de montrer que s'il rejette les réponses orthodoxes, il est en revanche plus fidèle aux questions d'où elles reçoivent leur sens.

Tout cela est évidemment simplificateur : qu'il s'agisse d'orthodoxie freudienne ou du rejet du catholicisme par la Réforme, il n'y a pas d'un côté les questions et de l'autre les réponses. Les questions, y compris les questions originaires, se formulent à partir de réponses apportées à d'autres questions. L'enchaînement des problèmes de fond de la psychanalyse est lié aux solutions successives qu'a proposées Freud, et la polémique consiste en général à dire qu'en prétendant revenir aux questions de fond pour proposer des solutions alternatives, on ne comprend justement pas le problème de Freud. Le danger, également, c'est de s'aveugler sur la nouvelle orthodoxie que devient l'hérésie institutionnalisée, une fois mise à l'abri du style de questionnement qui lui a donné naissance, une fois le sens originnaire des questions amorti dans la sécurité de réponses mieux ajustées à un questionnement plus sérieux.

Je propose donc d'examiner quelques raisons plausibles, même si elles ne sont pas à ma connaissance explicites chez Lacan, de considérer qu'il existe une continuité objective entre, d'une part, les deux topiques freudiennes et son concept d'appareil psychique et, d'autre part, les premiers schémas de Lacan dans les *Ecrits* (le schéma L et le schéma R). En effet, comme on va le constater, cette approche permet de tenter non de traiter deux problèmes en même temps (celui du logicisme et celui de l'abus de linguistique dont Lacan serait fautif), mais plutôt, de façon j'espère intéressante, de traiter mutuellement un problème par l'autre.

Je commencerai par rappeler les enjeux généraux du débat quand il s'agit d'interpréter ce que Freud raconte du langage « aux origines de la psychanalyse », pour reprendre le titre du travail pionnier de John Forrester. Il s'agira surtout des travaux sur l'aphasie, de l'*Entwurf*, puis des réaménagements de ce qui va devenir dans la *Traumdeutung* la première topique. Je me pencherai ensuite sur la tentative ingénieuse, due à Jean-Michel Vappereau, de superposer l'appareil psychique freudien de la lettre 112 à Fliess et la « topologie » psychanalytique de Lacan. Ingénieuse en effet, cette tentative l'est à un double titre : elle construit une continuité de forme entre les schémas freudiens et lacaniens et elle répond aussi à une question laissée en suspens par Freud mais reprise, de façon peu contestable, par Lacan, celle de l'unification des deux topiques (Ics/Pcs/Cs et Ça/Surmoi/Moi). Je me demanderai pour conclure ce que ces essais de mettre en continuité Freud et Lacan peuvent inspirer, en élargissant la perspective, en sorte que la *question* de l'appareil psychique ne disparaisse pas sous l'ingéniosité des réécritures formelles qui homogénéisent les réponses de Freud et de Lacan — d'autant qu'un

tel défi ne peut être purement épistémologique, il doit comporter une dimension psychique : il doit porter trace d'un travail psychique et d'une transformation réelle ou « psychique » du sujet, sous peine de n'être qu'un propos savant *sur* la psychanalyse et non *de* la psychanalyse.

Je prie qu'on regarde ces quelques pages comme l'esquisse d'un développement plus abondant et plus démonstratif, que je fournirai plus tard. Mes intentions devraient être à la fin plus claires, mais je sais toute la distance qu'il y a entre ces intentions et leur réalisation.

I. Que montrent au juste les travaux de Freud sur l'aphasie ?

Freud s'est opposé à l'inclusion de ses études neurologiques dans le corpus des œuvres psychanalytiques. Toutefois, avant même la découverte de la correspondance avec Fliess et de l'*Entwurf*, épistémologues et historiens de la psychanalyse avaient vu tout l'intérêt de la *Contribution à la conception des aphasies* de 1891 pour la compréhension des prémisses de la future méthode de Freud. Or, plus on reconnaît aujourd'hui la valeur des recherches antérieures de Freud sur la paralysie cérébrale (la maladie de Little, dont Freud et Oscar Rie avaient étudié la variété la plus commune, la diplégie spastique²), plus on s'aperçoit que la doctrine achevée de l'aphasie est la radicalisation, voire le type idéal de la méthode que Freud aurait voulu appliquer à toute la neurologie. Mieux, si on inclut dans l'horizon de l'enquête les études sur la paralysie cérébrale, on perçoit plus clairement le lien profond des concepts mis en jeu par la doctrine de l'aphasie avec la distinction entre les paralysies organiques et hystériques. En même temps, cela nous oblige à remettre en question ou du moins à préciser et à enrichir ce qui fut longtemps un dogme de la freudologie³ : que la conception freudienne du langage, à l'époque neurologique ou pré-psychanalytique, présente des affinités frappantes avec une théorie quasi-structuraliste, voire proto-saussurienne du « signifiant » différentiel, et que l'homologie entre neurones et « idées », elles-mêmes lisibles comme des « signifiants » au sens formalisé par Lacan est à tout le moins plausible. Car depuis une vingtaine d'années, le nouveau développement de la psychologie évolutionniste a sensibilisé les lecteurs à des traits du raisonnement freudien.

Soit d'abord quelques points où il n'y a pas débat. Les études neurologiques de Freud, en effet, sont très différentes de celles de Charlton Bastian, Baginsky, Meynert, Flechsig ou de Wernicke, que les historiens qualifient d'anatomico-explicatives⁴. Chez ces auteurs « faiseurs de schémas », comme on les nomme, un réseau de « faisceaux » interconnecte des « centres » du cerveau, et les maladies neurologiques y sont plus déduites *a priori* qu'inférées de la symptomatologie ou du comportement. Selon les faisceaux interrompus ou bien les centres lésés, on *doit* avoir telle ou telle manifestation neurologique de l'aphasie. Une combinatoire compliquée et variable des lésions de centres et d'interruption des faisceaux coïncide idéalement avec les cas observés. Ce que ces auteurs appellent des « fonctions », comme la capacité à articuler, ou à percevoir les sons, etc., ce sont en somme les vieilles facultés de l'esprit, mais cérébralisées, en sorte que, selon le sous-titre du traité de Wernicke de 1874, étudier l'aphasie, c'est faire une « étude psychologique sur une base anatomique. »⁵ La clinique, qui ne trouve pas souvent de lésions si pures, ou qui observe des cas de maladies non-déductibles du modèle, n'est pas toujours jugée digne de réfuter empiriquement les hypothèses ainsi construites. Wernicke, en 1874, s'appuyait sur seulement 10 cas, et 4 seulement avaient été prouvés à l'autopsie ! Freud au contraire part plutôt des cas (il est proche à cet égard de Charcot et de l'école française). Il préfère inférer la cause putative des

² Freud (1897/1968), Longo, Ashwal & Osler (1993) et Accardo (1982).

³ Comme c'est le cas chez John Forrester, qui prend cependant grand soin à se tenir à distance de l'interprétation lacanienne, tout en regardant vers elle (1980/1984 : 312-314).

⁴ Sur l'histoire et l'épistémologie de l'aphasie, la référence incontournable est désormais Forest (2006).

⁵ Voir Finger (1974 : 380-382), qui reproduit également certains schémas de Wernicke.

troubles à partir de comparaisons différentielles. L'idée de faire coïncider l'étiologie de la maladie avec un « appareil cérébral » hypothétique, ou avec le concept meynertien de *geistiger Apparat* (« appareil d'esprit ») est donc à ses yeux tout à fait secondaire, voire franchement égarante. Ainsi, tant dans *La contribution* que dans la section sur l'aphasie de *La paralysie cérébrale infantile*, paru six ans plus tard, en 1897, Freud souligne le caractère radicalement non topique ni localisable du trouble aphasique. Les cas nombreux d'aphasie sans lésions évidentes dans les centres traditionnellement incriminés, le caractère manifestement *ad hoc* des théories en vigueur, qui postulent autant de connections et de centres qu'il en faut aux cas, l'organisation interne enfin, du « complexe de symptômes » (*Symptomenkomplex*) avec ses réaménagements dynamiques et son évolution, qui va jusqu'à certaines formes de récupération, tout invalide les vieilles théories. Freud, comme avant lui Kussmaul et Finkelnburg, et peut-être, mais en privé, Hughlings Jackson en personne, ne croit plus à la théorie anatomico-explicative. Ce qu'on appelle des « centres » ne sont que les « angles externes » de l'aire du langage. Il n'y a pas de « territoires neutres » qui séparent ces centres, comme pensait Meynert. Et si les lésions qui touchent leur emplacement supposé produisent des signes cliniques plus nets, c'est tout simplement en vertu de la contiguïté avec d'autres régions cérébrales, avec les effets d'amplification qui en résultent⁶.

Or l'opposition centres/faisceaux, essentielle aux « faiseurs de schémas », ne vaut pas plus pour l'aphasie que pour la paralysie cérébrale infantile. C'est tout l'intérêt de disposer de cette seconde pathologie pour tester nos hypothèses de lecture sur l'épistémologie de Freud avec l'aphasie. Freud en effet avait substitué à la problématique dominante d'une localisation rigide des lésions cérébrales de la paralysie infantile une vision dynamique du développement fœtal du cerveau de l'enfant. La maladie de Little est « physiologique » et *fonctionnelle* en ce sens : les fonctions motrices y sont lésées non pas du fait d'un dommage subi (comme la déprivation d'oxygène à l'accouchement), mais en fonction des anomalies de la formation du cerveau, qui varient de cas en cas. En fait, la naissance difficile est plus à envisager comme un effet que comme la cause de la maladie : Freud, qui avait raison sur ce point, mais qui n'avait pas le moyen d'en donner la preuve empirique, refusait donc de faire de l'anoxie la cause déterminante⁷. Enfin, l'origine des spasmes diplégiques n'est ni dans les fibres ni dans la moelle. Freud fit la conjecture, et la postérité lui a aussi donné raison sur ce point, qu'il fallait comprendre ces spasmes en chaussant les lunettes de Hughlings Jackson et de Sherrington : ce ne sont pas des symptômes positifs, mais des effets de la perte du contrôle du niveau supérieur sur les automatismes des centres de la substance grise médullaire. Il ne sert donc à rien de s'obstiner à décrire finement ces spasmes pour localiser les fibres impliquées. Ces innervations sont de nature accidentelle. Elles masquent la nature dynamique, fonctionnelle et surtout développementale du trouble dans son ensemble. « Fonction », comme on voit donc, ne désigne plus des facultés (et dans l'aphasie, des facultés mentales) : c'est le concept dont a besoin une biologie évolutionniste, darwinienne, où le développement reparcourt les étapes de l'évolution et permet une adaptation de l'organisme au milieu et aux congénères. Une vision anatomico-lésionnelle de la maladie de Little, comme de l'aphasie, aboutirait à ignorer cette dynamique évolutive, cette plasticité physiologique et cette individualisation de la pathologie.

La proposition est audacieuse : car s'il y a une pathologie où les hypothèses anatomo-cliniques paraissent inattaquables, évidentes par elles-mêmes, c'est l'aphasie ! Mais c'est en quoi le *psychischer Apparat* freudien, qui hérite terminologiquement de Meynert, marque une rupture majeure avec le style de pensée de ce dernier. Encore une fois, comme le notait déjà

⁶ Freud (1897 : 70-73).

⁷ La preuve n'a été rapportée que récemment : Lawson & Badawi (2003). L'anoxie interviendrait dans moins de 10% des cas. Les hypothèses actuelles favorisent l'étiologie infectieuse pendant la grossesse, une maladie de la mère triplant les probabilités de la maladie pour l'enfant.

Binswanger, Freud a préféré l'application au cerveau de la biologie darwinienne, qui est nécessairement fonctionnaliste, à la neurologie localisationniste⁸.

Il en ressort une conséquence capitale pour la présente analyse. C'est que l'appareil de langage freudien est *virtuel*. Autrement dit, c'est plus qu'un schéma pédagogique pour se représenter les liens abstraits conservés ou interrompus entre facultés abstraites requises pour parler, parce qu'il indique des relations neurologiques réelles : il les reflète et ne les idéalise pas, ni ne sert à les déduire *a priori*. Mais c'est moins qu'une carte anatomique des faisceaux et des centres du langage, car il ne les localise pas, pas plus que des lésions cruciales. Cet appareil du langage n'a donc *aucune afférence propre*. Il sollicite de façon multimodale toutes les interconnexions sensorielles, mnésiques qui existent par ailleurs dans le cerveau. De même, il n'a *pas d'efférence spéciale*⁹. Il emprunte ce dont il a besoin aux appareils moteurs nécessaires pour parler, mais aussi pour écrire, communiquer par gestes, etc. La question de savoir s'il faut en plus des autres un centre de l'écriture (lésé en lui-même ou bien déconnecté du reste du réseau pour expliquer l'agraphie), question débattue entre Wernicke et Exner, n'a plus vraiment de raison d'être. Car c'est comme si le langage était une fonction qui parasitait les autres, sans s'ancrer dans aucun appareil cérébral distinct (comme il y en a pour la vision ou la motricité). Il existe pourtant bien. Mais comme une entité fonctionnelle-virtuelle, soit en d'autres termes, en fonction des contraintes d'adaptation au milieu et aux semblables, qui lui fixent ses règles de fonctionnement et ses normes de performance. Les aphasies se produisent donc quand les « associations » de fonctions en quoi il consiste sont interrompues ou détruites par des lésions des systèmes non *spécifiquement* dédiés au langage, mais qui sont *au service* de cette fonction. Là encore, ce ne sont donc pas des lésions ponctuelles qui déterminent la spécificité des multiples aphasies, mais elles sont évidemment indispensables au trouble.

Il faut dire clairement que ces déductions et ces hypothèses sont plausibles (et de fait, elles paraissent au lecteur contemporain anticiper nos théories les plus avancées de l'aphasie), mais aussi que, dans les années 1890, et selon nos standards actuels de démonstration, Freud était loin de pouvoir prouver empiriquement la justesse de ses vues. S'il avait raison, en somme, c'était plus sur la philosophie de l'aphasie que sur l'aphasie même. Freud, comme souvent dans ses écrits neurologiques, en dit donc moins que ce qui est requis par une preuve neurologique *stricto sensu*, mais aussi un peu plus. Et ce plus m'intéresse. Deux éléments sont en effet à mon avis déjà manifestes dans sa théorie, qui ne peuvent certainement pas s'intégrer au contexte de l'aphasiologie empirique de son temps.

1. Son insistance sur le langage spontané, adressé à autrui, souligne que les systèmes fonctionnels lésés dans une aphasie doivent être des systèmes pré-orientés sur le partenaire de langage. C'est un peu plus, à mon avis, que de remarquer, avec Kussmaul, que l'aphasie est une spécification d'un trouble plus large, l'asymbolie, ce qui, déjà, déplace l'accent d'une théorie des facultés « dans la tête » des individus, vers une vision plus sociale et ritualisée du fonctionnement mental.¹⁰ Aucune théorie localisationniste de l'aphasie ne peut rendre compte de ce fait. Une théorie de ce genre, quel que soit son contenu empirique, fera comme s'il pouvait y avoir une lésion aphasique même si les autres êtres humains avec qui parler (je lorgne là vers le *Nebenmensch* de l'*Entwurf*) n'existaient pas. On mesure là l'importance décisive de la découverte de neurones-miroirs dans les aires du langage. Mais Freud, qui n'en sait rien du tout, ignore donc qu'il y a bien un fondement neurologique à la pré-orientation

⁸ Sur ces points et sur l'état des études sur l'aphasie freudienne, on peut se référer à la préface de Roland Kuhn in Freud (1891/2002). Mais l'analyse ancienne de Henry Head conserve toute sa valeur : Head (1926),

⁹ Sauf, concède Freud, le faisceau qui traverse le genou de la capsule interne, puisque sa lésion est cause de l'anarthrie : Freud (1891/2002 : 154). Mais cela n'empêche nullement l'expression en général.

¹⁰ Kussmaul (1887). Sur ces questions, se reporter à l'analyse et aux critiques de Henry Head, in Head (1926).

fonctionnelle de l'activité de langage sur autrui. Il ne pouvait s'appuyer que sur sa simple intuition de la richesse inhérente à l'acte de parler.

2. Toutefois, à mon avis, on devine en outre en filigrane dans l'insistance sur le langage spontané et adressé, la première forme de la future « représentation de but » (*Zielvorstellung*) qui régira, dans l'association libre sous transfert, la communication de ses états psychiques internes à autrui. C'est un pilier de la *Traumdeutung*. Car, dans toute association, au sens de la méthode des associations libres et du type de propos qu'elle suscite, on sous-entend constamment un lien associatif dont on n'a jamais entièrement conscience : c'est celui qui relie *ce qu'on dit* à l'image implicite (et finalement inconsciente) de *celui à qui on s'adresse*¹¹.
3. De plus, et c'est une preuve qu'il est guidé en sous-main par une philosophie du langage au moins autant que par sa clinique, Freud envisage déjà que toute doctrine achevée de l'aphasie aurait besoin d'une théorie de la *motivation à parler* (même s'il l'entendait certainement, en 1891, au sens d'une motivation intracérébrale, et non pas inconsciente). Car il faut poursuivre des buts, ou du moins désirer dire quelque chose, pour qu'on parle. Ceci n'implique à l'évidence aucune intention consciente, et peut-être, cela matérialise uniquement des réflexes de communication à visée adaptative. Mais ce n'est pas le plus important. Envisagée ainsi, en effet, et peut-être seulement *ainsi*, l'aphasie que Freud qualifie d'« hystérique » (qui est pour nous, cliniquement parlant, un mutisme) relève du même domaine de compétence *neurologique* que l'aphasie « organique » (ou réelle)¹². Car la théorie (démessurément ?) étendue de l'aphasie que soutient Freud incorpore les paraphasies, les effets transitoires de la fatigue, et les troubles névrotiques du langage. Freud déborde donc loin au-delà du lésionnel ou du fonctionnel étroit dont traite le neurologue traditionnel. Que frappent en effet ces troubles connexes ? Justement, la motivation à parler, que ce soit pour des causes affectives internes, ou du fait des relations du patient à autrui. Dans l'hystérie, par exemple, les circonstances affectives de l'interlocution font que les symptômes « aphasiques » éclosent parfois en présence d'une unique personne à qui on parle. Enfin, si on ne tenait pas compte simultanément du fait que l'acte de parler, en tant qu'acte, est adressé, et que des motivations affectives internes peuvent paralyser cet acte, on ne comprendrait pas comment une hystérique peut présenter une « aphasie » portant sur une langue toute entière (l'allemand, chez Anna O.), tandis qu'elle conserve ses facultés de langage dans une autre (l'anglais)¹³. Car dans un pareil cas, ce qui est en cause, c'est ce qu'elle veut faire en parlant. *L'acte* de parler ainsi ou autrement est soumis « en bloc » à une contrainte affective, et non pas *ses capacités* à parler, dans le détail des fonctions physiologiques en quoi consiste cet acte¹⁴.

Voilà aussi quelques raisons, à mon avis, du peu de succès de la *Contribution* auprès des contemporains¹⁵. Clairement, on ne peut pas se contenter d'une critique méthodologique du localisationnisme. Elle ne constituera pas une doctrine positive de l'aphasie. Cette dernière stupéfie en effet à cause de l'extrême exactitude de la localisation de lésions qui correspondent, dans nombre de cas, à des altérations très précises du langage, auxquelles nous donnons accès seulement des théories linguistiques pointues. On peut donc changer le sens

¹¹ Freud (1900/2003 : 581-582) et mon commentaire in Castel (1998b : 297-300).

¹² Le mutisme sélectif psychotique a justement été décrit par Kussmaul comme une sorte d'aphasie (on trouve encore épisodiquement mention de « l'aphasie de Kussmaul » pour ce trouble). Freud n'était pas seul en chemin.

¹³ Freud & Breuer (1895/1956 : 17-18).

¹⁴ Ces facteurs interpersonnels et affectifs existent tout à fait, mais ils sont aujourd'hui plutôt manifestes dans la perspective des neurologues qui rééduquent les aphasiques : Geerardyn (1998).

¹⁵ On a beau jeu de prétendre qu'elle anticipe le holisme d'un Goldstein, comme Roland Kuhn in Freud (1891/2002 : 11). Il est plus vraisemblable que la reconnaissance des travaux de Freud sur l'aphasie est celle qu'on accorde au précurseur, quand l'essentiel du travail de démonstration a été fait par d'autres (comme Head).

qu'on donne aux lieux du cerveau, à leurs relations, à leurs connexions, etc. Les progrès des neurosciences l'illustrent, et notamment l'approche connexionniste de l'aphasie. Mais on ne peut pas éliminer ces lieux au profit de fonctions « virtuelles », à la limite dangereuse de la dématérialisation. C'est pourquoi, je le redis, Freud était trop à l'étroit dans l'aphasie. La mutation du regard qu'il proposait en neurologie la débordait déjà, elle était trop sensible à la dimension linguistique (on disait alors philologique) et psychologique¹⁶. Les effets de cette mutation épistémologique ne se déploieront vraiment que dans l'espace des maladies fonctionnelles par excellence que sont les psychonévroses. Son épistémologie n'a, en somme, de sens que si, par delà l'aphasie ou la paralysie cérébrale, le regard se porte vers l'hystérie.

Freud, d'ailleurs, le sait bien. Il ne cesse de renvoyer les unes aux autres ses études sur l'aphasie, sur la paralysie cérébrale et sur l'hystérie. Une inspection serrée de la littérature du temps montrerait qu'il s'agit d'une attitude exceptionnelle. Les neurologues, assurément, traitent de plus d'une question neurologique. Mais ils ne mettent pas en relation leurs idées de cette façon si singulière. De ces remarques sur la neurologie de Freud, on doit donc conclure une première chose. Elle s'est construite en rupture avec un localisationnisme cérébral étroit, et elle a formé Freud à penser en termes fonctionnels, dynamiques et développementaux. Mais elle lui a aussi donné confiance dans l'idée que le cerveau, du moins pour ce qui regarde l'action et la motricité, était une structure hiérarchique de contrôle et d'autocontrôle. Il suffit alors d'ajouter des étages supplémentaires à la théorie développementale, celui du développement post-natal, voire celui de l'évolution de l'espèce, pour comprendre pourquoi Freud ne renoncerait jamais à faire coïncider cette hiérarchie avec le rapport du cortex aux centres inférieurs (moteurs et émotionnels). Le cortex, ce tard-venu de l'évolution, restera jusqu'à l'*Abrégé* le moyen de penser la biologie du « moi »¹⁷. L'appareil psychique restera donc tout du long, à cet égard, l'écho lointain de la méthodologie fonctionnaliste, et de la structuration hiérarchique du système nerveux, soumis aux contraintes darwiniennes qui pèsent sur tous les organismes. Toute la théorie du langage « aux origines de la psychanalyse » s'inscrit en tout cas dans ce cadre, qui à la fois voue le langage à être une *fonctionnalité relationnelle* capitale (on ne peut pas ne pas parler, et parler, c'est parler en vue d'assurer trois choses, la survie par la coopération intraspécifique, la reproduction sexuée, l'élevage des jeunes), et, d'autre part, qui confère au langage une structure relationnelle interne où ce qui compte, c'est la possibilité de faire jouer ensemble des éléments dans une *dynamique différentielle* (c'est ce qu'on a toujours repéré de « pré-lacanian » dans Freud).

Mais comment, plus conceptuellement, s'opère la transition décisive entre aphasie et hystérie ?

Je laisse de côté la difficulté, qui n'en est sûrement pas une, qui résulterait du caractère sexuel de l'hystérie et du caractère non-sexuel de l'aphasie. La sélection sexuelle est une telle évidence biologique pour le darwinien Freud, que, me semble-t-il, l'Autre de l'acte de parler est nécessairement sexuel, qu'il soit partenaire, parent, ou allié/rival. C'est aussi en ce sens que l'« aphasie hystérique » lui paraît un concept recevable. Mais en raffinant sur le grain des concepts, la transition recherchée s'opère *via* une distinction fondamentale de la neurologie de Freud, qui assimile avec audace deux sens du mot « représentation ».

Freud en effet, depuis sa critique de la théorie périphérique de la paralysie infantile, qui prétendait remonter des spasmes des membres aux lésions médullaires ou centrales, distinguait la *projection* de tout ce qui provient de la périphérie du corps, projection qui ne peut être complète « point par point » que dans la substance grise *médullaire*, et la *représentation* de ce qui se passe à la périphérie *dans le cortex*, représentation qui, au

¹⁶ Freud mentionne en passant, mais de façon suggestive, Berthold Delbrück, le philologue et comparatiste qui fut, avec Heymann (ou Hermann) Steintal, un des premiers artisans d'une étude non biologique (ou non raciale) des liens entre peuples et langue.

¹⁷ Freud (1946/2001).

contraire, est nécessairement sélective (ne serait-ce qu'à cause de l'étroitesse des canaux de transmission)¹⁸. Cette représentation-là, qui ne peut tout projeter, privilégiera nécessairement le rôle fonctionnel des zones représentées sur leur image complète dans le cerveau. La raison en est simple : c'est la seule chose dont un organisme soumis aux principes darwiniens a besoin pour guider son action et donc pour survivre. C'est le même raisonnement qui est mis en œuvre dans le célèbre texte sur la distinction des paralysies hystériques et organiques, écrit sans doute dès 1885, mais publié en 1893¹⁹. Les paralysies hystériques sont « en masse », et touchent des organes tels qu'ils sont représentés d'un point de vue fonctionnel *relationnel* (en somme, on est paralysé hystériquement non d'un membre, mais d'une fonction de ce membre exprimable par un verbe d'action). Les paralysies organiques, elles, respectent l'anatomie et les trajets nerveux qui sont ignorés des patients, c'est-à-dire, dont ils n'ont pas de représentations verbalisables en termes d'action (comme marcher ou s'asseoir, dans l'abasié-astasié). Or dire cela de l'hystérie, d'un point de vue logique, ce n'est rien que fournir l'interprétation symétrique mais inverse de la *sous-détermination* des troubles moteurs de la paralysie cérébrale. Dans la paralysie cérébrale, rien de *spécifique* ne part du cortex vers les relais moteurs spinaux. D'où la variété confuse des spasmes. Dans la paralysie hystérique, ce qui part du cortex vers les appareils moteurs n'innervent rien de *neurologiquement* déterminé au niveau de ces appareils moteurs. Ce qui descend du cortex paralyse des muscles, en fonction de la représentation fonctionnelle qu'en a le sujet. Il n'y a pas de « voie directe », martèle Freud, entre le cortex et la périphérie, ni dans un sens ni dans l'autre²⁰.

La « représentation » (*Vertretung*) corticale à la différence de la projection médullaire est donc un tenant-lieu fonctionnel, soumis à la contrainte de l'évolution, sensible au développement de l'organisme. Son caractère sélectif n'attend plus qu'une chose : qu'on le qualifie de « représentation » au sens intellectuel (*Vorstellung*), si je puis ainsi accélérer et dramatiser les choses, et donc de *représentance psychique* à l'égard de ce qui se passe dans le corps en général (j'ose en effet penser que quelque chose du même type vaudra bien après pour la représentance des pulsions). L'article sur la distinction des paralysies organiques et hystériques²¹ accomplit cela : assurer la jonction entre deux ordres de « représentation », celui du tenant-lieu fonctionnel cortical, une fois admis l'absence de rapport direct entre périphérie du corps et cerveau, et celui des mots du langage ordinaire. C'est grâce à ce glissement *Vertretung/Vorstellung*, rendu possible par l'usage que Freud fait du mot *français* « représentation », qu'on peut expliquer ce phénomène si curieux, que les troubles moteurs hystériques touchent non les zones objectivées par l'anatomie, mais les parties du corps telles que les désigne le parler commun, et telles que nous en avons l'usage pratique, et comme il nous arrive de les surinvestir affectivement dans les crises de l'existence. Je ne saurais assez souligner ce point, car c'est la partie la moins soulignée du raisonnement freudien. Freud, en effet, ne dit pas que cela. Il pose axiomatiquement l'équation perception = association, ce qui veut dire que tout ce qui est perçu est systématiquement recomposé combinatoirement par l'appareil de langage, et que finalement, si l'appareil de langage est virtuel, son premier effet est d'opérer une transformation qui affecte d'un coefficient d'arbitraire ce qui semblait, par exemple chez Meynert, se projeter *directement* de la périphérie vers le centre. Non, il n'y a rien de direct, il y a cette *Vertretung* médiatrice. L'image qu'il emploie est saisissante pour un lecteur de Lacan, c'est « un poème qui contient l'alphabet »²². Ainsi, le matériel issu de la périphérie s'offre à un recodage où divers éléments de simple projection disparaissent, tandis

¹⁸ Freud (1891/2002 : 100-101).

¹⁹ Freud (1893/2001). Je conjecture que la version de 1885 devait être sensiblement moins rigoureuse que celle de 1893, vu l'apport décisif de la réflexion sur l'aphasie et sur la diplégie spastique.

²⁰ Freud (1891/1983 : 10).

²¹ Freud (1893/2001).

²² Freud (1891/2002 : 103).

que d'autres, au contraire, sont répétés, l'important étant le produit combinatoire, lequel vaut par le sens *différentiel* qu'il produit. Appliquez cela au corps propre : il n'est plus du tout le centre d'un foyer de projection quasi-homologique de la périphérie dans le cerveau (une sorte d'homoncule de Penfield), mais sa donnée psychologique est entièrement subordonnée aux associations et aux associations d'associations (les « superassociations », dit Freud) qui en reconfigurent constamment le contour, en un processus dynamique, ouvert et révisable, qui a ses lésions propres (aphasiques et hystériques)²³. Tout cela est également correct et présent dans Freud ; mais, une fois encore, ce système n'est pas clos sur lui, il n'a de sens et d'efficace qu'en relation à autrui, il n'exprime qu'une sensibilité à autrui et aux *stimuli* de l'environnement interne et externe. Ce qui circonscrit l'espace de cet arbitraire combinatoire, c'est sa pré-orientation sur l'altérité adaptative contextuellement pertinente.

Si ces glissements progressifs sont avérés, on devine à quelle tension le *seelischer Apparat* en gestation sera toujours soumis. De l'appareil *du* langage de la théorie de l'aphasie, réfuté dans sa version statique à la Meynert, on sort bien, oui, mais pour voir se dessiner au-delà un « appareillage *par* le langage », lequel surgit au point de fuite perspectif de la série diplégie/aphasie/hystérie. Fonction, développement (donc accidents de parcours), évolution (donc involution ou régression), contrôle hiérarchique, et enfin langage (donc interlocution et socialisation, *via* les « représentations collectives » que véhiculent les mots et les symboles) : voilà ce que reflétera désormais l'appareil freudien, sans jamais se départir de ce qu'impose *a priori* la biologie darwinienne.

II. De l'appareil psychique de l'*Entwurf* aux lettres 85 et 112.

Je ne prendrai pas position sur la question de savoir ce que sont les « neurones » et les « quantités » de Freud : des signifiants qui s'ignorent, des quanta d'affects, des « neurones formels » régis par les lois d'une cybernétique dont Freud ne pouvait avoir idée ? On peut lire tout cela avec les yeux de Lacan, d'André Green, de Jean Laplanche, de Karl Pribram et Merton Gill, à sa guise. Il en va de même avec les origines, réelles ou imaginaires, de l'appareil du *Projet* dans la postérité de Helmholtz ou chez Exner. On peut enfin faire du *Projet* le point de départ de la neuropsychanalyse²⁴. Tout cela laisse de côté comment Freud, dans le *Projet*, s'oblige à penser autrement, et par voie de conséquence, à établir avec ses patients des relations où ses oreilles entendent dans ce qu'ils disent autre chose que ce qu'ils croient dire, où sa présence corporelle, comme les écrits de lui qu'ils lisent et qu'ils incorporent à leurs cures, et enfin l'impact que ses patients ont sur lui dans ses rêves prennent des couleurs inattendues : de ces couleurs, l'appareil psychique (encore mieux : *son* appareil psychique et *le leur*, comme si les appareils psychiques portaient des noms propres) est le prisme ou l'analyseur spectral.

Partons donc du plus surprenant. Après avoir méthodiquement rejeté la neurologie à la Meynert ou à la Wernicke par schémas déductifs *a priori*, Freud se lance dans une entreprise encore plus radicale, devant laquelle Meynert lui-même avait baissé les bras : appliquer un tel schéma aux symptômes psychiatriques, et non plus neurologiques. Voilà en effet ce qu'il tente avec les systèmes $\varphi\psi\omega$, et tous les frayages qui les relie. Certes, le schéma est fonctionnel, et non anatomique ni localisationniste. Enfin, autant que possible : cortex, pallium²⁵, moelle et organes périphériques moteurs ou sensoriels restent les structures anatomiques de référence, puisque Freud place bien sûr l'appareil « neuronique » à l'intérieur de l'individu biologique ! Toutefois, il est significatif que le plan du *Projet* parte d'une théorie *a priori* du

²³ Pour un excellent exposé, voir Forrester (1980/1984 : 70-71).

²⁴ Amacher (1965), Green (1972), Pribram & Gill (1976), Lacan (1986), Laplanche (1997²), Bilder & LeFever (1998).

²⁵ Le pallium, dans l'histologie de l'époque, est la surface du cortex. C'est une notion descriptive.

fonctionnement mental (ou mieux, dit Freud, d'une hypothèse *ad hoc* ²⁶). Ensuite seulement, il cherche à l'harmoniser avec la psychopathologie (de l'hystérie comme Freud la voit alors). Et il ne confronte la doctrine des systèmes $\varphi\psi\omega$ au jeu normal de l'esprit qu'en conclusion. Cet ordre d'exposition prouve que Freud s'explore lui-même dans ses propres processus mentaux au moins autant qu'il veut les caractériser objectivement. On ne doit jamais oublier en effet que le *Projet* est une pièce tirée d'une correspondance destinée à demeurer privée, ni qu'il résonne tout du long avec les cas cliniques qui perturbent alors Freud psychiquement, au moins autant qu'ils intriguent le savant.

A cette première surprise ajoutons-en une autre. Freud est bien moins darwinien dans l'*Entwurf* que dans ses études antérieures. Tout se passe comme s'il faisait émerger les règles darwiniennes de l'adaptation d'un arrière-plan physicaliste, dont les axiomes miment plus ou moins un exposé quasi-newtonien des principes de l'énergétique du neurone. En effet, qu'il s'agisse du principe de la décharge maximale, vers un seuil 0, qu'il s'agisse encore de l'idée d'une régulation secondaire de l'appareil par le contrôle de l'éconduction prématurée du déplaisir (c'est le fondement interne de la prise en compte de la réalité), la structure de l'appareil prime sur sa sensibilité à ce qui l'environne — donc sur les tâches de reproduction et d'autoconservation propres aux êtres vivants. Certes, ces tâches-ci sont bien là. Mais, semble-t-il, comme évolution *contingente* des « processus primaires » en « processus secondaires ». Freud paraît même estimer que la « nécessité de la vie » s'impose comme en second lieu, sur le fond encore plus nécessitant des contraintes de l'énergétique. La vie n'a donc pas la positivité autonome que tout darwinisme suppose, dans l'*Entwurf*. Elle s'enlève sur le fond des lois du mouvement et de la matière, au point que lorsque la notion-clé de « défense » est introduite, est introduite avec elle « une nouvelle base explicative », dit Freud, l'apprentissage biologique. Ce dernier implique les rapports mécaniques quantitatifs, mais la réciproque n'est pas vraie : les lois de la matière n'impliquent pas celles de la vie²⁷.

Quant au contenu théorique, l'appareil $\varphi\psi\omega$ du *Projet* formule explicitement les deux intuitions de base de Freud et de la future psychanalyse :

1. Nous pouvons fuir les excitations extérieures, pas celles qui viennent de l'intérieur du corps.
2. Conscience et mémoire s'excluent.

L'appareil $\varphi\psi\omega$ est la synthèse des déductions possibles (ou de certaines d'entre elles, car il y en a d'autres, je le montrerai à la fin !) à partir de ces deux prémisses. Brièvement, on peut en résumer ainsi le fonctionnement. Le système φ , composé de neurones imperméables, filtre les quantités qui proviennent de l'extérieur, le système ψ , dont les neurones sont perméables, les enregistre (se souvenir, chez Freud, c'est re-tracer les frayages originaux laissés par l'éconduction de la quantité), le système ω , enfin, perçoit leurs qualités. Les frayages existent entre les neurones, et ce sont les différences entre frayages qui constituent la mémoire.

Seulement voilà : le succès d'une telle théorie de l'appareil psychique, qui explique et la conscience, et ses lacunes, et le fait troublant que la conscience ignore elle-même qu'elle est une partie de l'appareil psychique, a une contrepartie inattendue. Elle rend la conscience inutile, et son existence mystérieuse. Car si tout marche automatiquement, si la conscience a son espace assigné à l'intérieur du mécanisme général des frayages et des systèmes, pourquoi faudrait-il que qui que ce soit « ait conscience » ? Le succès de l'explication mécaniste qui situe et borne la conscience aboutit au paradoxe que, de conscience, il n'est aucun besoin clair. Ça fonctionnerait tout aussi bien sans la conscience, même partielle, que ça fonctionne. Pire, que cette conscience soit, au sein de la théorie, systématiquement partielle, comme nous

²⁶ Freud (1986/2006 : 612).

²⁷ Freud (1986/2006 : 630).

le démontre l'hystérie et toutes les psychonévroses, aggrave son cas : à quoi peut-elle bien servir, alors ? En fait, nul ne sait *la raison d'être biologique* des neurones ω ²⁸.

Il y a une première réponse à cette aporie : l'éconduction propre aux neurones ω a une fonction sur le plan moteur. Freud, refondant sur ce point le *Projet*, finira par penser que l'appareil $\phi\psi\omega$ serait mieux décrit comme appareil $\phi\omega\psi$: le système ω , intercalé entre ϕ et ψ , ne fera plus que stimuler ψ , sans lui transmettre de quantités, tandis que, inversement, il sera en charge de *diriger* l'éconduction de l'influx en provenance de ψ . C'est l'acquis de la lettre 85 à Fliess²⁹. Devenu guide de « l'attention ψ libre » et pilote de la volonté, ω trouve alors un rôle conceptuel nouveau : celui de fournir, à la place de la *décharge* neuronique de l'*Entwurf* (qui est surtout motrice, mais aussi émotionnelle), une *intentionnalité* à l'*action* que l'appareil exige. Freud enregistrera ainsi l'effet dans le modèle de son abandon, en clinique, de la théorie de l'abréaction de la surcharge affective de la représentation pathogène, élaborée avec Breuer, et son remplacement par une recherche du sens du symptôme, comme moyen de rendre au moi de quoi « piloter » autrement ou dans une autre direction que celle du symptôme ce qui s'imposait à lui à partir de son inconscient. La conscience, par ce biais, n'est plus tout à fait superfétatoire.

Le plus difficile, cependant, c'est de suivre à la lettre les modifications apportées par Freud à l'appareil psychique. Car les aménagements du début de 1896 que je viens de pointer impliquent, on va le voir, une nouvelle conception des rapports du langage à la conscience. Là encore, on est bien obligé de constater que l'excellente exégèse que John Forrester fait de ces textes le laisse un peu embarrassé devant la lettre 85 : qu'y gagne-t-on au juste ?³⁰ Je voudrais tenter de répondre à son interrogation, en maintenant l'accent propre à ma démarche sur la dimension évolutionnaire du raisonnement freudien, et non sur les seules conséquences de la théorie de la perception/association, et sur l'autonomie « combinatoire » de l'appareil de langage caché dans le *seelischer Apparat*. Car s'il s'agit de théorie de l'action et non de théorie du langage, il apparaît bien vite que l'un ne va pas sans l'autre.

Il est singulier que le thème des échanges entre Freud et Fliess soit alors le problème de la migraine. C'était alors une grave question de neuropathologie. Car la migraine est un symptôme majeur de la neurasthénie. Avoir « mal à la tête », c'est à peu près tout ce que nous avons comme perception du cerveau, et c'est un vécu de douleur. C'était aussi, incidemment, un des principaux symptômes de la « névrose nasale réflexe » de Fliess³¹. On ignore ce que Fliess a dit à Freud de la migraine. Mais on peut faire la conjecture suivante, vu ce que Freud lui a répondu : la douleur est une perception qui ne peut pas être *dans* le système ψ lui-même. Celui-ci subit certes des frayages trop violents, mais, conformément au modèle, il ne peut pas les percevoir *en même temps* qu'il les subit. Le système ω doit donc être le seul système qui perçoit, et tout ce qui est perçu doit être perçu en ω . Mais le système ω est désormais placé entre ϕ et ψ . J'ai déjà indiqué un gain essentiel que Freud en retire : le système ω a désormais la charge d'une éconduction *intentionnelle* de la quantité libre venue de ψ . Il lui garantit donc une issue sous forme d'action adaptée, au lieu d'une simple décharge brute. C'est le moment d'en indiquer un second : désormais l'hallucination (ou l'imagerie onirique et l'hallucination visuelle hystérique, qui en sont les prototypes) s'explique par une « régression » de ψ vers ω . C'est bien plus plausible que vers ϕ , comme dans l'*Entwurf* ! Dès ces modifications, on a donc la triple structure dont Freud ne démordra plus jusqu'à l'essai sur le *Wunderblock*, lequel est postérieur à la seconde topique³².

Or la lettre 85, en situant ainsi la conscience *entre* ϕ et ψ , crée une nouvelle difficulté.

²⁸ Freud (1986/2006 : 620).

²⁹ Freud (1986/2006 : 207).

³⁰ Forrester (1880/1984 : 103-104).

³¹ Fliess (1893).

³² Freud (1925/1992).

Elle est si redoutable qu'il n'est pas sûr que la psychanalyse puisse jamais s'en extraire. Et je serais plutôt enclin à penser qu'il y aura toujours en psychanalyse, précisément à cause de ce que Freud suppose dans cette lettre, deux types d'appareils psychiques : ceux qui d'une façon ou d'une autre sont « internes » aux individus, donc des sortes de cerveaux imaginaires d'où émanent, des centres de l'émotion et de la mémoire, les affects et les pulsions, et dont la partie « corticale » tente de satisfaire aux exigences de l'« épreuve de réalité » ; et les appareils qui sont plutôt « extérieurs » aux individus, ou mieux, « entre » eux, et qui font dépendre ce qui advient à l'intérieur de l'organisme, y compris les affects et les pulsions, des contraintes de la relation fondatrice du sujet au *Nebenmensch* (d'abord à la mère, puis ensuite au Père œdipien).

C'est que la « conscience » en ω a désormais deux sens. En un premier sens, jugé originaire par Freud, elle n'est rien que ce qu'on appelle l'attention simple, l'*awareness* aux qualités, un état de l'esprit dont il est difficile de donner une décomposition plus fine. Mais ce n'est pas impunément qu'on confère à cette même conscience en ω le privilège de piloter l'éconduite de la quantité libre en ψ . Car par ce biais on en fait l'instance responsable de l'intentionnalité de l'agir, celle qui oriente la volonté. Du coup, dans la lettre 85, Freud cesse de faire dépendre la volonté des quantités extérieures, il la rapporte, et c'est plus intuitif, aux éconduites provenant des organes. Ainsi, il renoue avec le thème latent depuis la théorie de l'aphasie que les motivations (à parler) proviennent *du dedans*. Mais il situe désormais cette source de motivation dans ψ , l'inconscient.

Mais si tel est le cas, si ω pilote la volonté et les sources motivationnelles ultimes de l'organisme, il faut bien qu'on puisse « se dire » qu'on fait ceci plutôt que cela, et ainsi plutôt qu'autrement. Il faut, en d'autres termes, donner un sens à « conscience » intimement dépendant de représentations *verbales*. Cette conscience-là, distincte de l'*awareness*, relève plutôt du *self-report* (j'emploie à dessein la terminologie en vigueur actuellement dans les sciences cognitives de la conscience). Il faut en tout cas un encodage représentationnel de très haut niveau pour que le pilotage de ψ par ω ait bien lieu. Je dirai même plus : cet encodage doit tout simplement consister en formes verbales (en verbes d'action), c'est-à-dire en mots tels que nous les utilisons pour rationaliser pratiquement l'agir et pour coopérer avec autrui. Ce point, à mon avis, est au moins aussi important que celui bien noté par John Forrester, pour qui c'est en s'entendant crier, cri qui lui revient de l'extérieur, que l'*infans* perçoit la représentation de mot (et nécessairement, l'associe à ses autres associations). Car ce fait seul ne suffirait pas à révéler la montée en puissance que pratique Freud des associations simples aux associations « verbales » qui ont une valeur de jugement et un contenu intentionnel.

Or, d'où cet encodage supérieur (intentionnalisant) peut-il provenir ? La réponse a été déjà fournie dans la *Contribution à l'étude de l'aphasie* : non seulement du langage ordinaire, de celui qui est parlé autour de l'individu, mais électivement du langage parlé par le *Nebenmensch* qui répond au cri de détresse de l'enfant, et qui surcode ou recode ce cri, si j'ose dire, en fournissant les *phrases verbales* qui vont comme habiller la chose (*das Ding*) innommable au centre de la détresse. Ces mots-là ne sont, selon la logique du « jugement » à la Brentano, rien d'autre que les « prédicats » ajoutés à la Chose, et qui vont peu à peu structurer la possibilité d'une action spécifique adéquate à la réalité³³. Cette action soulagera enfin la détresse, mettant fin au cycle. On commence donc par pouvoir « se dire » ce qu'on veut, et ces signes verbaux, pour Freud, qui insiste pour que ce processus vienne *après coup*, servent de médiation pour « représenter » la quantité issue de ψ dans la conscience. Moyennant quoi, elle est orientable. Mais plus subtilement, elle ne se change en une visée d'objet, et une visée qui est *intentionnelle*, qu'en se rendant en même temps « représentable » auprès du *Nebenmensch* qui détient les clés de la satisfaction. Et tout simplement parce que

³³ Sur l'intervention de Brentano en ce lieu précis de l'argument, voir Frampton (1991), Kaltenbeck (1998) et Aviva (1991).

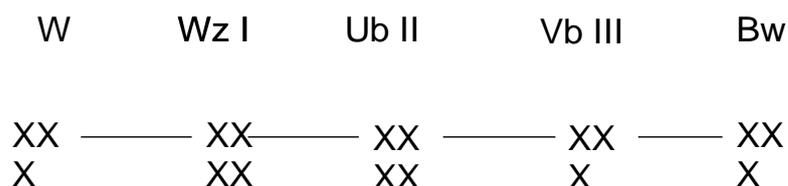
c'est le *Nebenmensch* en personne (la mère), qui, *en parlant*, contribue essentiellement à cette structuration prédicative autour de la chose encore innommée du désir de l'enfant. Une médiation langagière vient donc de l'intérieur, mais qui n'opère que si elle est venue à l'intérieur d'un extérieur plus ancien, d'où on l'a finalement *supposée* au sujet : la mère fait comme si le cri était une demande. En un mot comme en cent, si on confère de tels pouvoirs à ω , dans la lettre 85, on en concède de décisifs au langage, et derrière le pilotage intentionnel de la quantité, derrière la visée de l'objet du désir dans l'action spécifique, il semble qu'on soit obligé de soumettre ψ à la loi du langage et des représentations dans laquelle ce qu'il désire puisse être *demandé* au *Nebenmensch* (et réciproquement compris de lui comme une telle demande).

Il ne faudrait plus qu'un pas, celui de Lacan, pour vider ψ de son autonomie psychique toute « interne », et pour faire de tout ce qui est pulsion et affect un « effet en retour » de la contrainte absolue de la demande adressée au *Nebenmensch*, demande qui soumet le sujet non seulement à ce qu'il est réellement (la mère, le sein, etc.), mais au langage qu'elle parle. Ainsi conçu, l'appareil psychique ne peut plus du tout être un quasi-cerveau, dans la tête des individus, remuant de bizarres rouages psychologiques. Le *psychischer Apparat*, c'est ce avec quoi je *m'appareille* à l'être-humain-proche, et il existe ainsi *entre* lui et moi, non *en* moi, ni *en* lui. Plus de frayages au sens physique ou physiologique, ni de complexes hypothétiques de neurones. Mais des « représentations », intermédiaires entre le cri inarticulé, de douleur et de détresse, jaillissant de l'affect et de la pulsion, et les signes du langage énonçant une demande adressée à un être-humain-proche de plus en plus complexe. (Il paraît désespéré de vouloir récupérer cet appareil dans le giron des neurosciences : l'appareil psychique est une relation, et non une entité ultra-physiologique.)

La célébrissime lettre 112, écrite fin 1896, récapitule les modifications proposées par la lettre 85. Elle prépare le chapitre VII de la *Traumdeutung*. Freud y mentionne explicitement les acquis de sa théorie de l'aphasie. Il y reformule également ses intuitions de base, sur l'exclusion de la conscience et de la mémoire, sur le *Nebenmensch*, « autre préhistorique et inoubliable qu'aucune personne venant ultérieurement n'arrivera plus à égaler »³⁴. Mais il intègre en outre à son appareil sa nouvelle conception de l'action, remplaçant celle de la décharge, et surtout, celle du développement « en deux temps » du symptôme. Pour Freud, en effet, il est désormais clair que la puberté donne un sens sexuel nouveau et une grandeur affective plus intense aux souvenirs refoulés infantiles. *Seule* la sexualité, insiste Freud, parmi tout ce qui nous affecte, a la particularité, liée à ce développement biologique en deux temps (enfance et puberté, séparées par la période de latence), de délier des excitations qui *augmentent* avec le temps. C'est donc parce qu'elles ne s'usent justement pas avec le temps que les excitations sexuelles rendent impossible d'inhiber le déplaisir, comme nous le faisons en général, en nous remémorant les événements déplaisants jusqu'à ce qu'ils s'estompent. Car avec la sexualité se ressouvenir ne fait même qu'augmenter la déliaison de déplaisir. De phase en phase du développement, en effet, plus ce déplaisir s'enrichit de nouvelles nuances, plus s'étoffent les sensations sexuelles auxquelles il a été associé. Aucune autre sphère de notre vie sensible ne nous impose, en tous cas, de telles déliaisons de déplaisir qui s'accroissent *par elles-mêmes*. Voilà pourquoi elles forcent à un recours croissant à la défense pathologique. Si cet argument n'est pas la déduction *a priori* du rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses, je ne vois pas ce que c'est...

Le schéma de la lettre 112 est souvent reproduit :

³⁴ Freud (1986/2006 : 271).



Il distingue les quatre étapes d'un trajet qui va des neurones de la perception (W, pour *Wahrnehmung*, autrefois ϕ) à la conscience (Bw, pour *Bewusstsein*, autrefois ω) en passant par l'inconscient (Ub, pour *Unbewusstsein*, autrefois ψ), mais avec un relais supplémentaire, sur lequel l'ingéniosité exégétique et l'inventivité théorique des psychanalystes ultérieurs ne cesseront de revenir, les « signes de perception » (Wz, pour *Wahrnehmungszeichen*), qui enregistrent/ traduisent le donné perceptif selon des associations « par simultanéité » qui le pré-structurent *a minima*. C'est tout simplement une nouvelle instance de la règle absolue chez Freud perception = association. Exemple : le sein « et » la voix de la mère qui chantonne en allaitant. Après cette première inscription/traduction (I), vient ensuite, inaccessible à la conscience, une ré-inscription régie par d'autres relations associatives, sans doute de nature cause-effet. Ce serait (Freud est assez évasif), l'étape des souvenirs « conceptuels » (II). Exemple : le sein est donné « donc » la faim est apaisée, avec pour effet une sorte de mise en réseau de « choses » encore sans nom, mais cependant vécues comme des saillances privilégiées par le principe de plaisir. Si la première inscription relève de l'engramme élémentaire, la seconde évoque le relevé d'un décalque des « choses » du monde extérieur, où la conformité entre le modèle et son décalque ne serait pas assurée par la ressemblance, ou par un quelconque rapport d'analogie, mais par l'expérience de la satisfaction ou de la frustration d'un désir vital. Mais, d'une part, il nous est impossible de nous figurer avec notre conscience des « choses » dont l'identification n'est pas, ou pas encore, le corrélat du pouvoir de les nommer : ce sont des entités sans identité nominale, dont les contours seraient comme fixés par ce que capture un élan pulsionnel qui les vise et qui s'y achève, ou encore, par les seuils de la douleur ressentie quand ces « choses » se dérobent au désir. Rien n'est plus obscur, de toutes façons, que de tenter d'exprimer avec des mots ce que sont de pures « représentations de choses » *avant* leur connexion aux « représentations de mots ». C'est pourquoi je préfère noter ici « sein » le prototype de la « chose », toujours entre guillemets. La dernière inscription/traduction (car Freud n'exclut pas d'autres retranscriptions) mobilise les mots et la conscience du moi « officiel ». C'est le préconscient (Vb, pour *Vorbewusstsein*) (III). A ce niveau est enfin levée en partie l'obscurité de l'étape précédente. Car la « chose » est désormais saisie par l'acte de juger, qui stabilise les prédicats qui s'y réfèrent. Pour Freud, ainsi, la référence, c'est une forme de maîtrise psychique des « représentations de choses » engrammées dans la mémoire. C'est à partir de ce moment qu'on peut parler de *ce qu'on se représente*, *ce dont on parle*, *ce qu'on désire* : qu'on peut donc *se référer* à la « chose », autrement dit, l'identifier. Mais ce n'est évidemment jamais en effaçant l'histoire associative passée de la « représentation de chose ». En l'identifiant, en jugeant ce qu'elle est, le *psychischer Apparat* capture aussi tout ce que les frayages qui l'amènent à la portée des « représentations de mot » lui ont associé, par simultanéité en Wz, puis en subissant en Ub des remaniements causaux qui en ont reconfiguré la donnée dans la mémoire. Exemple : qu'une femme offre ses seins au regard d'un homme peut désormais valoir pour la cause consciemment sentie d'une passion sexuelle qui le (ou la) saisit tout entier (tout entière). Mais sans qu'il (ou elle) puisse avoir pleinement conscience de la source de ce saisissement affectif total. C'est le sein de la mère, *via* l'association primaire, absolument inconsciente et refoulée désormais, avec la satisfaction du nourrisson.

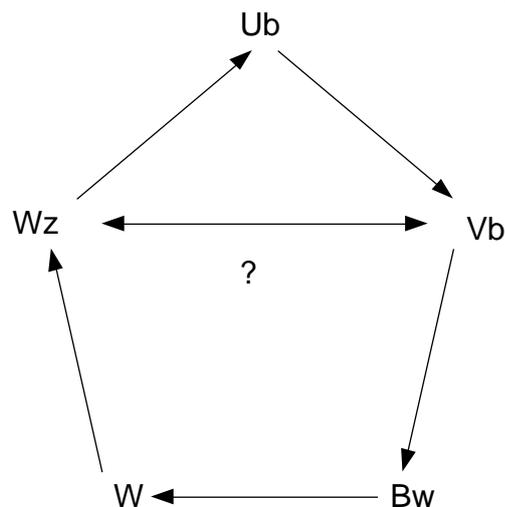
C'est pourquoi on peut parler en ayant tout à fait conscience de ce qu'on veut dire, et pourtant trahir tout autre chose : des significations et des motivations inconscientes.

Or le moi, dit encore Freud, n'est pas seulement attentif aux qualités. Il est désormais bien plus que ce que désignait en général ω dans l'*Entwurf*, puisque tout l'intentionnalité de l'action repose sur lui. Si, assurément, de l'inconscient pointe dans ce qu'il se dit et qu'il nous dit, depuis la lettre 85, il y a aussi une « conscience de penser » et cela pose un problème à part. C'est une conscience « secondaire », bien sûr. Mais comment est-elle possible ? La solution que suggère Freud est la suivante. En pensant, le moi « vivifie » les représentations verbales sur un mode hallucinatoire. C'est ce qui se passe quand « je me dis » que je pense ou fais ceci ou cela : je vis au présent, dit toujours Freud, les traces mnésiques des mots que j'ai appris, comme si je créais au fur et à mesure ma pensée, ou comme si les phrases tombaient à *propos* maintenant seulement³⁵.

Freud paraît alors vouloir boucler son schéma sur lui-même.

C'est là un moment décisif de l'argument général de cet essai, et je voudrais être sûr qu'on on saisit bien les conséquences. En effet, il faut à cette vivification des mots en Bw d'autres neurones perceptifs, qui perçoivent précisément ces mots, « ... de sorte que les neurones de conscience seraient de nouveau des neurones de perception et seraient en eux-mêmes sans mémoire. »³⁶ Car l'on voit mal pourquoi ces neurones dédiés à la perception des mots ne seraient pas encore ceux de la première étape, W. Après tout, le cri que l'*infans* perçoit au départ, et qui lui rend sensible ce qui va être interprété par le *Nebenmensch* comme une demande, il l'entend lui revenir du dehors. Il est clair toutefois que si l'on revient de Bw sur W, précisément pour assurer la perception des mots, les Wz seront à leur tour pris dans un cycle.

J'en propose la représentation suivante, qui n'est évidemment pas dans Freud :



Il est difficile, alors, de résister à l'idée que les représentations de mot auront une forte incidence, lors du développement progressif de l'appareil psychique, sur les associations par simultanéité qui inscrivaient au départ les perceptions dans la mémoire... En somme, nous ne viendrions pas au monde dans un monde purement naturel, mais dans un monde humain, peuplé de mots, de significations et de symboles. Et non seulement ces derniers seraient des objets à percevoir en plus des autres, mais toute l'économie de notre perception, en tant que perception humaine, se ressentirait des associations simultanées *préalables* que nous imposent

³⁵ C'est la raison pour laquelle le surmoi, seconde instance de la seconde topique, est l'héritier du préconscient, seconde instance de la première. Car la première manifestation clinique qui donne idée à Freud du surmoi, c'est précisément l'autonomisation d'une instance qui, dans le psychisme, double tout ce que fait le sujet d'un commentaire en troisième personne (car le délire d'observation est un délire parlé : « il fait ceci, il fait cela, il pense que... », etc.) : Freud (1933/1995). Les paroles du *Nebenmensch* sont donc précocement introjectées avec leur valeur de jugement critique.

³⁶ Freud (1986/2006 : 265).

ces mots — par exemple, en colorant les « choses » d'une valeur affective dont nous ne savons pas, au départ, qu'elle provient du fait que, autour de nous, ça parle de ces « choses ». Que vise Freud ? Peut-être les épithètes tendres ou haineuses qui encadrent les noms des proches, peut-être aussi, à un niveau plus profond encore, les assonances et les connotations qui doublent, si j'ose dire, le texte conscient, explicite et référentiel, d'un autre texte affectif, plus oblique, et qui le suspendent en outre aux résonances de voix définies, comme aux échos bruyants de la culture ambiante, avec ses rythmes, ses rites et ses symboles agis.

D'autre part, le refoulement est défini par Freud comme le cas où certains souvenirs « se refusent » (c'est le refusement, *Versagung*) à la réinscription/traduction. Du coup, ils restent soumis aux lois du système où ils demeurent fixés. Mais il s'en déduit, si je poursuis le raisonnement, que les troubles les plus graves du psychisme seront, dans l'ordre, d'abord ceux où l'engramme perceptif est déficient, puis ceux où le proto-monde des « choses » n'est pas adéquatement ordonné par le principe de plaisir à une future capture dans le langage et les symboles, puis enfin ceux où seuls les jugements manquent, qui permettraient de nommer des objets du désir et d'agir en conséquence (chaque cas pouvant dériver du ou des précédents³⁷).

Il est donc possible que le *psychischer Apparat* de la lettre 112 ne se boucle pas sur lui-même. Freud n'est pas si explicite dans la formule que j'ai citée plus haut. Mais si ce n'est pas le cas, alors il sera compliqué de donner une explication métapsychologique cohérente des effets de l'interprétation thérapeutique du refoulement. Car elle repose sur la possibilité de faire jouer les mots et les images mnésiques des mots à la fois sur et dans l'inconscient. Or si, à partir du préconscient et du conscient, il n'est pas possible de toucher l'inconscient, si, au contraire il n'y a dans le préconscient et le conscient que ce que l'inconscient laisse filtrer, cette action sur et dans l'inconscient est inintelligible.

Ce bouclage du schéma sur la conscience perceptive hallucinatoire des mots reconduit et concentre ainsi l'équivoque permanente du statut du langage chez Freud. On a besoin de lui pour transférer de couche en couche de la mémoire des contenus chargés de signification (on retranscrit/retraduit). Mais Freud ne va jamais jusqu'à *faire de l'appareil psychique l'« effet psychologique » induit par l'appareillage des êtres humains les uns aux autres*, appareillage médié par le langage dans lequel ils sont plongés dès la naissance par les proches qui prennent soin d'eux. C'est là une possibilité virtuelle de sa construction, cependant. Or Freud ne cessera jamais, jusqu'à l'*Abrégé*, de privilégier la version « interne » (quasi-cérébrale) de l'appareil psychique. Le prix qu'il paye pour cela est simple : le rejet du langage comme régulateur ultime de la vie psychique dans le rapport à autrui comme *Nebenmensch* parlant, se solde par l'envahissement progressif de tout le fonctionnement « intérieur » de l'appareil psychique par des notions linguistiques. Celles-ci ne sont pas tout à fait des métaphores, car elles sont ce qu'il y a de plus opératoire dans cet appareil. Mais ce sont néanmoins des caricatures d'opérations propres au langage : traduction, transcription, etc.

Je crois qu'il n'est pas si exagéré de parler de retour du refoulé (théorique). La raison psychanalytique peut en être donnée simplement, sans que je prétende en rien à l'originalité : la dernière découverte que fera Freud, dans l'invention de la psychanalyse, c'est en effet celle du transfert. Mais évidemment, seul le transfert peut donner l'idée d'une répétition à la fois structurante et originaire de l'appel de détresse au *Nebenmensch*. Seul le transfert démontre que l'appareil psychique est un appareillage à cet « autre préhistorique et inoubliable », et au mystère qu'il parle. Mais s'il parle, c'est qu'il fournit donc plus que l'objet du besoin vital. Il fournit de quoi « se dire » qu'on désire et qu'on vise ceci ou cela. Seul le transfert peut donner une idée du trou que creuse l'inconscient dans la conscience réflexive et dans le sens (on devrait mieux dire : dans ce qui nous satisfait *trop vite* en « faisant sens »). Seul le transfert, autrement dit, permet de prendre la mesure de ce qu'on ne s'entend pas dire en parlant, ce

³⁷ Il est tentant de construire un parallèle avec la série autisme/schizophrénie/ paranoïa/névroses.

qu'on ne se voit pas faire en agissant, mais qui trahit les désirs et les motivations qui nous meuvent. *Seul le transfert, si je puis dire, décérébralise l'expérience analytique* : car il déplace les enjeux, de ce qui se passe dans un cerveau, à ce qui se passe quand ce cerveau doit traiter son rapport à autrui. Tout ce que donc le transfert répète de la première relation au *Nebenmensch* (puis, dans la seconde topique, aux *imagos* parentales) risque alors de rester en dehors du *psychischer Apparat* — dit autrement : de traiter comme une variation purement interne de cet appareil quelque chose qui implique, si l'on veut vraiment le comprendre, de tenir compte du monde extérieur. D'où l'idée que l'appareil de l'*Entwurf*, mais encore celui de la *Traumdeutung*, comme je vais bientôt le montrer, consigne la *résistance* de Freud, comme analyste, aux transferts de ses patients. Sa théorie témoigne, noir sur blanc, que pour lui le transfert n'est pas encore le cadre formel à l'intérieur duquel l'expérience analytique prend sens, mais, au mieux, un ingrédient causal de la cure des névroses aux effets favorables ou défavorables.

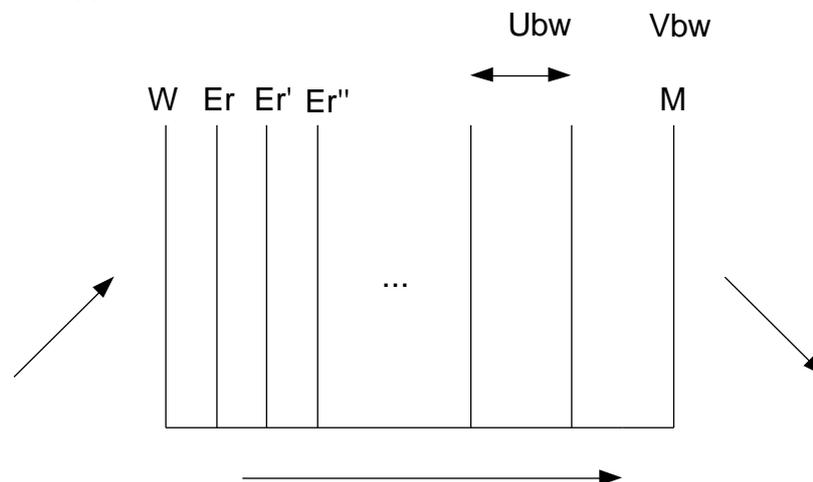
La lettre 112 est le lieu où, à mon avis, ce problème s'étale. Il ne cessera plus ensuite de se poser dans l'histoire de la psychanalyse. Car il faut bien, me rétorquera-t-on, que les symptômes, ou du moins un bon nombre, les représentations de contrainte, les paralysies hystériques, se produisent *dans* les organismes des patients, ou du moins chez eux et *dans* leur esprit ! Ils ne sont pas *entre* les patients et leurs proches. Nous ne pouvons tout simplement pas nous résigner à l'idée que la présence *à l'intérieur* de l'individu d'un appareil psychique ne soit pas la condition *sine qua non* de l'efficacité de la psychanalyse sur des symptômes soit corporels soit mentaux. Or nous pensons toujours notre moi et notre esprit comme intérieurs, et donc comme profonds. Il nous est difficile de concevoir que nous vivons psychiquement non pas dans les profondeurs, mais *à la surface*, en quelque sorte, *de ce que nous offrons aux autres*, et par où seulement leurs actes et leurs paroles peuvent nous « toucher » (et surtout, nous « toucher profondément »).

La conséquence en est fort simple sur le destin de l'appareil psychique dans les théories des psychanalystes : on ne sait plus où placer cette sorte de conscience qui n'existe que parce que les signes verbaux s'attachent aux quantités (aux affects) qui s'écoulent de l'inconscient. La mettra-t-on entre ω et ψ , comme Freud lui-même le suggère depuis la lettre 85, en qualifiant l'« association verbale » que subit la quantité de « secondaire », et donc de dispensable ? On sera bien en peine d'expliquer, dans ce cas, la force absolue du rapport à l'autre parlant, au *Nebenmensch* qui élève le cri de désarroi de l'*infans* humain à la dignité d'une demande qu'on lui suppose, portée par un sujet du dire. Préfère-t-on cependant, contre les préférences affirmées de Freud, donner à la conscience qualitative des mots une fonction déterminante, en faire l'expression de notre dépendance radicale à l'ordre du langage et des représentations (et des symboles) au milieu duquel chacun vient au monde — ce qui revient à placer la perception des signes verbaux au sommet de l'édifice, donc à en faire la forme même du « savoir » inconscient ? C'est aussitôt l'aporie inverse : on ne voit plus ce que devient l'épreuve de réalité chez l'organisme individuel. Car la réalité, c'est à la limite ce que tout le monde dirait et penserait, et qui structure *a priori* le monde : l'affaire de la « réalité » est réglée d'avance par le langage et la culture, ou la réalité, c'est ce que tient pour telle le « sens commun ». On ne voit pas plus, ce qui est plus grave encore, pourquoi ψ , l'inconscient, aurait la moindre consistance psychique et vitale. Car, réduit à un « savoir inconscient » et « structuré comme un langage » avant même que Lacan n'en ait frappé la formule, il n'existe plus comme « réservoir pulsionnel », ni comme lieu de mémoire des « représentations de chose », ni comme source d'où jaillissent les affects comme autant de quantités à traiter dans l'urgence de la vie. Il s'évapore en un discours collectif (le « discours de l'Autre »), et tout ce que nous hallucinons avec virulence, ce sont les qualités sensorielles des « représentations de mot », bref, l'écho lointain de ce que nos proches les plus proches nous ont dit autrefois.

Notez bien que nous n'avons perdu de vue ni le point de vue radicalement fonctionnel, développemental et évolutionnaire de la neurologie de la paralysie cérébrale, ni les audaces de la doctrine de l'aphasie, qui insérait des « représentations » sur le chemin *indirect* entre le cortex et la périphérie. Nous avons juste pris acte que si ce sont bien là les prémisses de la spéculation de Freud sur le *psychischer Apparat*, nous sommes irrésistiblement conduits à les mettre en tension : car ces « représentations », équivoques depuis le début, nous forceront à choisir entre leur rôle biologique dans le cadre darwinien, avec leur mode d'être dans le système nerveux comme des opérateurs sélectifs de représentation des « fonctions » des zones périphériques auprès du cortex, et leur définition sociale (ordonnée à des « représentations collectives »), si tant est que l'être-humain-proche, notre objet primordial, nous parle...

III. Le chapitre VII de la *Traumdeutung* et la première topique

Dès le moment où Freud commence à demander à ses patients d'associer sur leurs récits de rêves et de lui communiquer les pensées incidentes qui leur viennent alors, dès le moment, autrement dit, où Freud demande à ses patients d'opérer *eux-mêmes*, sur le divan, la *jonction* entre la mise en mots (sous transfert) et l'expression et la révélation du plus intérieur de leur contenu mental (l'imagerie onirique, donc les affects et les pulsions qui émanent de l'organisme endormi puis éveillé), les équivoques de l'appareil psychique atteignent des sommets. Considérer les « associations libres » comme équivalentes à certaines « associations neuronales » sous-jacentes (entre Ub, Vb et Bw), c'est, je l'ai dit, mettre un peu trop de langage dans le cerveau, ou un peu trop de décharges énergétiques entre neurones dans l'écoulement « libre » ou « lié » de la parole. Contre la tendance à vouloir à tout prix sauver les notions ambiguës de traduction, de transcription, bref de jeux « d'écriture » entre systèmes de traces mnésiques, je plaide en faveur d'une appréciation plus distanciée de sa portée exacte chez Freud, et donc du degré auquel la psychanalyse devrait lui demeurer fidèle. A mon avis, il ne faut pas tenter de sauver la métaphore de l'écriture. Il faut déceler ce qu'elle permet, et aussi ce qu'elle ravaude, qui est l'insupportable équivoque du « lieu » d'insertion du langage dans le *psychischer Apparat*.



L'appareil psychique de la *Traumdeutung*:
le modèle de l'arc réflexe

A cet égard, les analyses ordinaires de l'appareil psychique du dernier chapitre de la *Traumdeutung*³⁸ sont à mon avis fortement biaisées. Elles favorisent en effet l'interprétation que Freud en a donnée lui-même bien après la *Traumdeutung*, au détriment de l'examen du

³⁸ Freud (1900/2003: 594).

rôle que joue effectivement cet appareil dans l'argument du livre. De plus, ces exégèses ignorent la discussion que la *Traumdeutung* révèle, non avec les appareils anatomo-cliniques de la neurologie de langue allemande, mais avec les schémas tout aussi spéculatifs de la psychophilosophie française de l'époque. J'ai consacré une longue étude à la *Traumdeutung*³⁹. Aussi, je me contenterai de rappeler ce qu'une inspection précise de l'argument de Freud permet d'établir à ce propos.

1. L'appareil psychique du chapitre VII est inséparable des techniques d'interprétation du rêve mises en œuvre dans les chapitres précédents. Il ne remplace pas l'analyse clinique dérivée du travail associatif du rêveur sur son rêve par une explication étiologique de valeur supérieure, mais il complète la théorie du rêve en résumant comment les explications causales du contenu du rêve restent d'un bout à l'autre du livre soumises à une sémantique du désir (à la définition du rêve comme expression affective et signification d'un contenu refoulé).
2. L'appareil psychique du chapitre VII ne donne pas la clé de la production du rêve en général, mais de ces seuls rêves où l'on hallucine des images. On peut parfaitement rêver au sens freudien (accomplir un souhait refoulé d'origine infantile, sexuel et égoïste) sans l'appareil du chapitre VII.
3. Le chapitre VII complète plutôt la doctrine de l'hystérie, en expliquant non plus la symptomatologie motrice, mais la symptomatologie idéative. Au-delà encore de l'hallucination de souhait des hystériques, les mentismes visuels des obsédés et leur sentiment spécial de « cauchemar éveillé » pendant les crises anxieuses, sont aussi des manifestations « les yeux ouverts » des mêmes refoulements en jeu dans le rêve.
4. L'appareil optique de la *Traumdeutung* est explicitement conçu comme une fiction, et non comme un modèle quasi-neurologique de l'activité onirique. En fait, malgré tout ce qu'il affirmera plus tard⁴⁰, Freud ne cherche pas vraiment dans la *Traumdeutung* à expliquer ce que sont les rêves ni comment le cerveau ou l'esprit les fabriquent. Il cherche à expliquer comment les rêves s'insèrent dans la continuité de notre vie psychique au lieu d'y ouvrir des parenthèses absurdes. Ce sont les maillons manquants entre l'inconscient et la conscience, exhumés en fouillant le grenier des désirs perdus, plein de sens, et parfaitement adaptés à certaines fonctions défensives.
5. Le *seelischer Apparat* de la *Traumdeutung* présuppose le remplacement de la théorie de la décharge neuronique (cliniquement, de l'abréaction) par une théorie de l'action. Mais Freud se fait encore plus catégorique : le rêve remplace l'action interdite, mais souhaitée. Cette action était donc intentionnelle, et le rêve hérite du fantôme de cette intentionnalité : il la représente, et parfois même, il l'image. Mais cette intentionnalité est *conative* : c'est celle du désir visant son objet (perdu). On peut dire, en ce sens précis de l'intentionnalité, que le rêve présentifie l'intention de l'action interdite *en tant qu'intention*, et non en tant qu'action. C'est le principe de son sens.
6. L'appareil psychique, quand il est construit sur le modèle de l'arc réflexe, n'est pas une fiction. Il se distingue des théories matérialistes de la réflexologie de l'époque, parce qu'il est téléologiquement orienté. Sa finalité interne s'évalue au fait qu'il est régi par deux « représentations de but » (*Zielvorstellungen*) : 1. les associations verbales du patient qui rêve sont adressées au psychanalyste et le patient ne sait pas qui il vise par-delà la personne de l'analyste (c'est le transfert), et 2. ces associations sont mises en branle par la souffrance psychique et la demande qu'on la soulage, donc par un appel de détresse qui émane des couches les plus enfouies de l'appareil psychique, où ce qui est en cause (et donc remis en jeu dans le transfert), c'est le premier cri lancé vers le *Nebenmensch*.

³⁹ Castel (1998).

⁴⁰ Freud (1946/1949 : 28-31).

7. L'appareil psychique sous forme d'arc réflexe boucle le schéma de la lettre 112 en l'intégrant à un appareil avec une entrée sensorielle et une sortie motrice. Entre les deux, on trouve les inscriptions et réinscriptions/traductions successives du souvenir (*Erinnerung*, Er). Mais cette sortie motrice produit des actions, dont l'intentionnalité est d'abord régie par le désir et la mémoire et ensuite par l'épreuve de réalité.
8. Du coup, l'arc réflexe avec le parcours archicomplexe qu'impose à l'influx nerveux, conformément au modèle réflexologique de l'époque, la structure du cerveau, sont mis docilement au service de cette téléologie, requise par les techniques interprétatives et le transfert. Freud ne fera donc plus référence, à partir de la *Traumdeutung*, à aucune contrainte physique ou biologique préalable qui pèserait sur l'appareil psychique. Au contraire, il recherche la façon la plus générale et la moins contraignante possible de concevoir un appareil psychique entièrement compréhensible à partir du transfert et de l'interprétation dans la cure. Il choisit donc le modèle abstrait du réflexe, parce que c'est un modèle compatible avec la donnée d'un organisme vivant, doté d'un système nerveux, et soumis aux contraintes de la sélection naturelle. Mais ce réflexe-là sert à implémenter neurologiquement des propriétés parfaitement générales du psychisme et de l'organisme (épreuve de réalité pour survivre comme individu et primat absolu des fonctions sexuelles sur tout autre but). Il n'engage à rien au-delà.
9. Le système Vbw des représentations verbales, est élaboré pour intégrer tout en les dépassant les hypothèses de Janet et des psychophiles français sur l'automatisme et le subconscient. La dynamique psychique est du coup conçue dans l'esprit propre à leurs théories : en termes d'associations « par contraste » (*konstrastierenden Vorstellungen, Kontrastgedanken*) et de « contre-volonté » (*Gegenwillen*). Voilà qui rattache l'associationnisme de la *Traumdeutung* bien plus à Taine et à sa postérité qu'à l'associationnisme neuronique. Seule cette dynamique du conflit intrapsychique était psychanalytiquement féconde ; l'inclusion des automatismes subconscients est inutile, et c'est la raison pour laquelle Freud renoncera ensuite à une théorie systématique du préconscient. En somme, la *Traumdeutung* dit adieu aussi bien à la modélisation proprement neurologique qu'à la modélisation philosophico-psychologique — autant aux hypothèses neuronales qu'au subconscient à la Janet.

Ce résumé suffira à mon propos. Mon but est uniquement de comprendre ce que Freud offre, dans sa conception du langage, qui s'approche ou pas de la « topologie » de Lacan.

Or, à cet égard, il est patent que l'appareil psychique de la première topique (Bw, Vb, Ub) est, pour paraphraser Freud, une « formation de compromis ». Par exemple, il est difficile de savoir dans quelle mesure Freud embrasse de gaité de cœur l'idée d'une fiction (l'appareil optique) pour penser l'appareil psychique, et dans quelle mesure, au contraire, il préférerait donner un modèle réel de la genèse intracérébrale de l'imagerie onirique, autrement dit, une théorie neurologique de la production *du rêve*. Il n'avait pourtant découvert que la cause de la *valeur significative* du rêve, en rapport, et seulement en rapport avec les autres états du psychisme pertinents pour la thérapie des névroses. Mais cette auto-interprétation par Freud de ses résultats et de ses intentions révèle combien il a toujours voulu localiser le *seelischer Apparat* à l'intérieur de l'organisme, et lui faire remplir un rôle explicatif pour la psychologie générale, en tant que science naturelle, dans l'horizon de la biologie évolutionniste. Qu'il ait en fait montré tout à fait autre chose, qui revient en somme à ceci, que l'appareil psychique ne peut que refléter dans l'organisme sa dépendance à l'ordre du langage imposé par autrui dès sa naissance, Freud le sait. Mais il ne le valorise pas. Cela restera pour lui la conséquence d'une théorie de l'esprit de portée plus générale (voire excessivement générale, et sans doute prématurée⁴¹).

⁴¹ La critique de cette ambition de généralité a été excellemment donnée par Patricia Kitcher : Kitcher (1995).

Je conclurai ces remarques sur la *Traumdeutung* par une comparaison avec le schéma de la seconde topique. Cette comparaison, à mon avis, devrait attirer l'attention sur la différence d'*attitude* de Freud à l'égard du psychisme, en 1900, et en 1920 et au-delà, autrement dit, à mesure que les espoirs de guérir les névroses « facilement » s'amenuisaient, et que les convulsions historiques et la guerre minaient, chez lui comme chez tant d'autres intellectuels européens, la confiance dans le progrès et dans l'homme.

La seconde topique (Moi, Surmoi, Ça) n'est pas une simple extension ni non plus une redéfinition de la première, qu'elle inclut cependant en elle. Elle la critique sur un autre plan que théorique, et on ne devrait pas s'obnubiler, à mon avis, sur la grande portée de cette critique, qui se résume à dire que conscient et inconscient ne sont pas des « instances » de l'appareil psychique, mais des « qualités » particulières des processus psychiques. Plus grave est la remise en cause de la destination « naturelle » de l'organisme psychique à la survie, selon les principes darwiniens. La fameuse pulsion de mort fait revenir au premier plan ce que je pointais déjà dans l'*Entwurf*, l'idée d'une inscription du *seelischer Apparat* dans la matière plus que dans la vie. Le principe d'« inertie neuronique » inquiétait la suprématie de l'autre mode d'explication, darwinien — lui laissant une place contingente et subordonnée.

Mais la plus grande plausibilité de la pulsion de mort, n'est-elle pas celle qui se déduit de la façon dont Freud met en place la seconde topique, dans la 31^{ème} *Leçon* ? Car Freud y approche l'appareil psychique par l'*impossibilité* de satisfaire simultanément aux trois tâches auxquelles il est soumis : 1. assurer coûte que coûte l'épreuve de réalité, 2. satisfaire aux idéaux moraux et aux impératifs souvent grotesques et contradictoires du surmoi, tout en minimisant la culpabilité et l'angoisse, 3. obéir enfin aux contraintes pulsionnelles internes qui ne cessent jamais. Il serait fort léger de décrire ici le moi comme « Arlequin, serviteur de trois maîtres » (et non plus de deux). Je crois qu'on céderait, en supposant qu'un tel Arlequin existe, à une illusion ou peut-être même à une *hallucination morale* fondamentale. Cette hallucination, c'est l'idée qu'il doit bien exister quelque chose comme le moi, « vu que nous existons », et que donc nous devons, en gros, et malgré nos névroses et nos psychoses, réussir à satisfaire nos trois maîtres. Croire cela, c'est halluciner qu'il y a un moi « normal », et que ce n'est pas une tâche absurde, ni condamnée d'avance, que d'en rapprocher les névrosés et les psychotiques, autant que faire se peut. Inversez pourtant la perspective. Et si le *seelischer Apparat* de la seconde topique était vraiment différent *en intention* de celui de la première ? Et s'il n'était pas là pour montrer comment *fonctionne* l'inconscient par rapport au conscient, mais plutôt pourquoi ça *dysfonctionnera* toujours, quoi qu'on fasse ? Et s'il était, en somme, la critique la plus radicale de l'illusion théorisante et de l'optimisme implicite de la première topique, laquelle tient pour acquis d'un bout à l'autre que du moi, il y a : névrosé, certes, mais peu importe, puisqu'on peut comprendre pourquoi, et même le guérir.

L'appareil psychique du dernier Freud, dont je ne dirai pas davantage ici, présente un défi singulier à la compréhension : c'est une « machine » bien particulière, puisqu'elle n'existe *que pour dysfonctionner*. Elle n'est complète, et paradoxalement fonctionnelle, que si elle nous montre toutes les directions de fonctionnement dans lesquelles non seulement elle tombe en panne, mais s'autodétruit ! La tripartition Moi/Surmoi/Ça exhibe en conséquence l'*inguérissable* qu'il y a dans le fait d'exister psychiquement. Voilà en quoi la pulsion de mort est bien réelle, et voilà aussi pourquoi toute tentative de faire jouer au *seelischer Apparat* de la seconde topique le rôle d'un nouveau « modèle épistémologique » du psychisme ou d'une carte qui serve au moi, en pratique, à se débrouiller au milieu des contraintes qui l'accablent est un contresens absolu. Car il n'y a aucun moyen de se débrouiller, vu que personne ni rien (de psychique) ne fonctionne normalement. Il n'y a donc que du cas par cas, être humain par être humain, et toute la théorie, si l'on va au bout du radical changement d'esprit impulsé par la seconde topique, ne sera jamais qu'une liste de descriptions cliniques uniques.

Je me garderai bien de décider si cette lecture de la seconde topique est la seule, ou même la bonne. Elle me permet surtout de souligner qu'inventer un appareil psychique, en psychanalyse, n'est jamais une activité intellectuelle psychiquement neutre ni innocente. La confrontation aux données cliniques ne suffit pas (dans la seconde topique, ces données sont les échecs de Freud, et surtout le mystère de la « réaction thérapeutique négative », mais aussi le masochisme originaire). Un appareil psychique, en psychanalyse, doit aller plus loin que montrer qu'il est lui-même lacunaire, et qu'il n'est qu'un simple moment dans la formation psychique du psychanalyste, s'équipant progressivement, jamais parfaitement ni idéalement, de ce qui est requis de lui pour qu'il se confronte aux névroses (et aux psychoses, dans la seconde topique). En effet, si l'on accepte ma lecture de la seconde topique, il faut aller jusqu'à identifier la désillusion radicale sur nos possibilités psychiques, voire le désespoir où nous plonge le fait de penser ainsi, en termes de *seelischer Apparat*, comme le seul et unique indice que nous avons touché le *réel* de ce que nous sommes. L'appareil de la seconde topique trahit donc une attitude de Freud infiniment plus conséquente à l'égard des limites de la psychanalyse que celle qui guidait la première. Or ce point de vue échappe à l'évidence à une approche herméneutique qui tenterait de rendre théoriquement ou cliniquement compatibles les deux topiques, ou mieux, de les dépasser avec un modèle plus intégratif, plus puissant, ou plus scientifique. Il montre plutôt ce qui est en cause dans l'invention d'appareils psychiques : quel genre de mutation subjective et d'effort nous attend dans la quête d'un regard plus lucide vers la source de tout regard.

IV... et enfin Lacan

Il est alors possible, je pense, de mettre en parallèle l'appareil psychique freudien et celui élaboré par Lacan, sous la forme du schéma R. En effet, en les comparant, on prend la mesure du jeu considérable laissé par Freud à ses successeurs, et en même temps, on voit à quel genre de règle doit obéir ce jeu pour rester psychanalytique — sinon au niveau des réponses, du moins au niveau du questionnement.

Car le schéma fondamental de la « topologie du sujet » de Lacan, le schéma R, est en fait lisible comme une réécriture topologique et théorique sophistiquée de l'appareil de la lettre 112. Pour arriver à cette congruence, voici en quelque sorte, la marche à suivre, telle que Vappereau en détaille les étapes⁴².

1. Freud répète que l'essentiel ne se passe pas « dans », mais « entre » les inscriptions successives de la mémoire. On peut donc remplacer sans dommage dans le schéma de la lettre 112 les traits indiquant les *relations* entre les instances W, Bw, etc. par ces mêmes *termes*. Les premiers schémas de Lacan portaient en germe une telle idée : Le schéma L, en effet, sur lequel je vais revenir, attachait une étiquette « inconscient » à une relation, une flèche, partant de A (le grand Autre) et revenant vers S (le sujet)⁴³. Vappereau n'a fait que généraliser cette substitution à toutes les autres relations du schéma L.
2. Du coup, on dégage ainsi de nouveaux espaces à instancier : (). Il y a ainsi trois mémoires et quatre intervalles vides. Ces derniers ont l'avantage de dégager la place pour intégrer de nouvelles instances psychiques au fonctionnement de l'appareil. On devine le parti que Lacan va en tirer : opérer par ce biais une synthèse entre la première et la seconde topique : à la première les →, pour la seconde les ().
3. On peut enfin vectoriser ce schéma, et surtout, boucler le circuit sur lui-même. On arrive alors au résultat suivant :

⁴² Vappereau (1988 : vii-ix, 18).

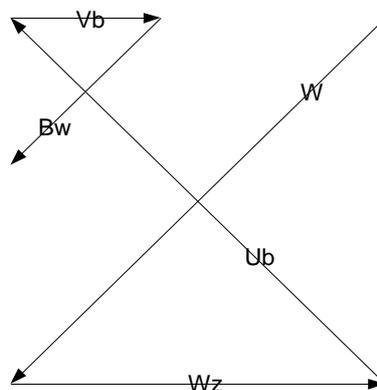
⁴³ Lacan (1966 : 53). Je dois cette remarque à Marc Darmon.

W Wz Ub Vb Bw
 → () → () → () → () →

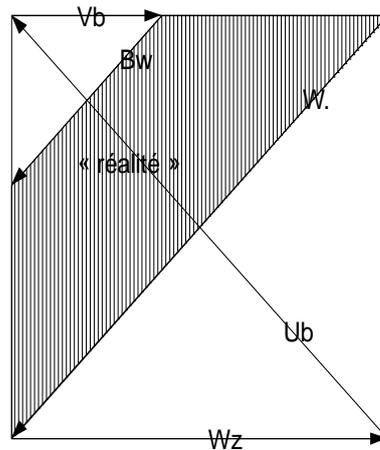
En effet, je le rappelle, Freud paraît supposer qu'il faut des neurones de perception pour que la conscience « secondaire », autrement dit ce genre de conscience qu'on a quand on « se dit » qu'on pense ceci ou cela, perçoive sur un mode hallucinatoire les représentations de mots. Il n'y a donc de conscience développée en Bw que si Bw est à son tour connecté à W.

Or Lacan aurait donné à ce bouclage (juste suggéré par Freud) une portée constitutive, et même une valeur architectonique pour sa théorie. Il a en effet une conséquence immédiate : le « champ de la réalité » dont nous faisons l'épreuve (entre perception et conscience, donc) est complètement *subverti par les représentations de mots*, qui ne cessent de faire fonctionner les signes de perception dans un registre profondément différent, à coup sûr non-naturel, celui du langage. En quelque sorte, si on ne nous avait jamais parlé, c'est la réalité même et la façon dont nous engrammons nos perceptions dans la mémoire qui seraient toutes différentes. Certaines de nos perceptions (d'objets ou de mots) ne seraient pas en effet à ce point investies d'affect ni donc « signifiantes », si elles n'étaient pas pour ainsi dire emportées dans le circuit interpersonnel et donc dans le réseau de signification primitif qui part de l'appel de détresse lancé au *Nebenmensch* (la mère), qui passe par le don symbolique de l'objet demandé (le sein) qui fait naître l'amour, puis le désir, et enfin le désir de reconnaissance. Voilà la différence qu'il y a, selon Lacan, entre associer la vision du sein et la voix de la mère, puis la tétée du sein et l'apaisement de la faim, d'une part, et, d'autre part, vivre exactement la même scène, mais en lui superposant une couche psychique de plus, celle où le cri de détresse et de faim est entendu comme une demande par la mère, et où le nourrisson est traité en interlocuteur qui « parle », même s'il n'a pas plus de « mots » que le cri qu'il pousse. Du coup, la présentation du sein est un don chargé d'affect qui s'adresse en réponse au nourrisson, en lui procurant non seulement l'objet qui apaise son besoin, mais la preuve qu'il est aimé. Les associations « simultanées », comme disait Freud, qui conditionnent le traitement sensoriel et affectif de la réalité simplifiée du nourrisson, sont donc *doublées* par un réseau langagier (« symbolique », dit Lacan) qui institue des *partenaires* de l'action fondamentalement coopérative de donner le sein et de téter. Dans la première version de la même scène, nous n'avions que des images saillantes et des besoins aveugles, dont l'heureuse rencontre résultait plutôt d'une adaptation réciproque des organismes à leur survie.

Mais si on se représente assez aisément ce que veut dire ici Lacan (en quoi les Wz sont subvertis et doublés par les représentations de mots), on ne voit toujours pas pourquoi cela devrait donner lieu à un appareil psychique différent de celui de Freud. Lacan, et c'est là le geste décisif qui autonomise son appareil psychique, boucle alors les flèches du diagramme ci-dessous en sorte qu'elles épousent le bord d'une bande de Möbius :

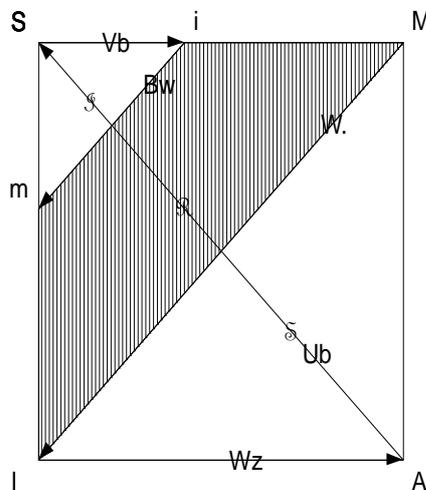


Ce qui aboutit au proto-schéma lacanien suivant :



Il faut en effet faire un effort, et imaginer que l'extrémité libre du segment Bw rejoint *derrière* la feuille de papier l'extrémité libre du segment W. Comme on voit, le « champ de la réalité » (la zone hachurée), est borné d'un côté par Bw, et de l'autre par W.

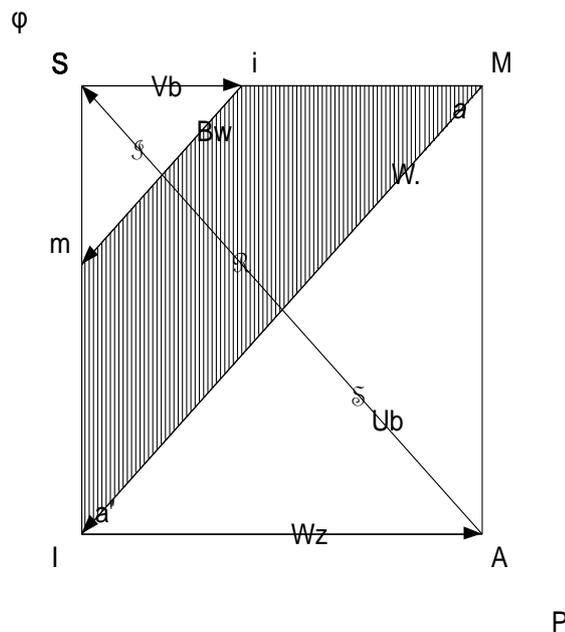
Ce dessin a l'avantage de faire apparaître autre chose : un rapport de symétrie entre deux triangles (un petit en haut à gauche, et un grand en bas à droite), et par ce biais, la correspondance qui s'ensuit entre Wz et Vb. Aux yeux de Lacan, cette symétrie met en vis-à-vis le moi du sujet, et tout l'imaginaire projectif qui le caractérise, soit l'espace \mathcal{S} , et l'espace \mathcal{S} du symbolique, celui qui naît de la parole de l'Autre (le *Nebenmensch*) qui est en même temps l'objet primordial de l'être humain. Voilà ce à quoi on parvient :



Si les deux triangles se recouvrent, sur la surface étrange et si difficile à visualiser que Lacan a choisi (c'est un plan « projectif »), c'est pour signifier que c'est à partir du discours de l'Autre, donc du point A, que le moi primaire m est interpellé comme sujet S. Ainsi, la mère M est le premier objet du nourrisson, et par conséquent elle est le point d'appel de ses premières projections. Disons qu'il se voit « en son sein » comme son objet idéal i. Mais le fait qu'elle parle introduit d'emblée l'enfant à une autre dimension. Cette dimension, symbolique, comme dit Lacan, signifie que la figure-type de l'idéal est prescrite *a priori* par la culture à laquelle l'enfant et sa mère sont tous les deux soumis. Dans la culture occidentale, cette figure de l'idéal, en I, promue par le discours de l'Autre, a des traits paternels. Mais cela, l'enfant, conjecture Lacan, ne peut le savoir que par sa mère. Certes, il se voit « en son sein »

comme son objet idéal i , mais pour être l'idéal que sa mère lui demande d'être, il suit du regard, si j'ose dire, ce vers quoi elle lorgne, et il rencontre le phallus, autrement dit, cet objet qui rend le père désirable à la mère. Il suit que l'identification qu'il reçoit *en retour*, avec toute la jalousie œdipienne associée, c'est justement l'identification à ϕ ⁴⁴.

Tel que je le reconstruis, nous avons donc sous les yeux presque tout le schéma R ⁴⁵. Pour le compléter, il faut lui ajouter des traits spécifiquement lacaniens, qu'on ne trouverait pas chez Freud, et qui procèdent de la distinction de l'imaginaire, du réel et du symbolique. En effet, pour Lacan, la perception n'est pas un donné innocent des organes des sens au moi. Nous ne percevons rien qui ne soit d'une manière ou d'une autre une *projection de notre forme imaginaire* sur les choses du monde extérieur. Nous ne pouvons pas, par exemple, ne percevoir les choses, en tout cas celles que nous investissons affectivement, sans leur attribuer une « peau », un « intérieur », une « âme » peut-être, à *notre image*. Chez Freud, une telle projectivité existe aussi, mais elle se déploie entre êtres humains : les prédicats qui nous font comprendre quelle « chose » est le *Nebenmensch* s'annoncent en effet à partir de notre propre corps⁴⁶. Cette specularité, comme la nomme plutôt Lacan, ou cette perception universelle « en miroir » de nous-mêmes en toutes choses, Lacan la note a/a' : elle commande l'espace hachuré R , le « champ de la réalité », qu'elle peuple de nos reflets, mais aussi la relation entre M et I , les premiers êtres-humains-proches (*Nebenmenschen*), le père et la mère. Etre leur objet idéal et, à la fois, s'identifier à eux s'impose donc, pour Lacan, de façon privilégiée.



Il en découle que la notion si importante pour Freud d'épreuve de réalité, qui a des fins adaptatives darwinienne et qui, surtout, a une forte teneur cognitive, est complètement réduite par Lacan à des enjeux affectifs. Ce qu'on cherche à obtenir en priorité, pour Lacan, ce n'est pas la connaissance. C'est la reconnaissance. Freud, assurément, ne le démentirait pas. Mais on voit que Lacan « écrase » la première topique freudienne sous la seconde. Le surmoi et l'idéal dominant tout. L'intégration des deux topiques à la Vappereau, même si on la suppose correcte, laisse entier le problème de la coordination conceptuelle des *esprits* de ces deux topiques, qui sont bien différents.

⁴⁴ Même si Lacan invoque peu Melanie Klein, il semble ici proche de la thèse kleinienne de la découverte du phallus par l'enfant comme un des objets privilégiés qui sont « dans » la mère.

⁴⁵ Lacan (1966: 553).

⁴⁶ Freud (1986/2006 : 639).

Ce qui me conduit à mon second point. En effet, puisque la cohérence de l'appareil psychique de Lacan n'est plus celle d'un organisme individuel cherchant à s'adapter, mais une cohérence qui lui vient de la cohérence supposée du langage et de la culture, il faut au-delà du discours de l'Autre, donc de A, une garantie que tout se noue correctement, et que les identifications œdipiennes pourront tomber juste. C'est ce que Lacan appelle le Nom-du-Père, P : un « manque » dans le langage qui fait une place à la possibilité du sujet, ou qui laisse un vide à sa disposition. Si, en effet, Lacan ne s'appuie plus sur un darwinisme élargi (qui va, chez Freud, jusqu'à faire de la culture une sorte d'extension de la nature), si, au contraire, Lacan part du langage, de la culture et des symboles, il lui faut se donner de quoi penser *l'individuation* des êtres humains sur d'autre base que celle de leur survie individuelle et de leur reproduction. Qu'on puisse réellement avoir un *nom propre* et *dire je*, autrement dit, que l'Autre qui parle ne « sature » pas le petit sujet humain au point qu'il lui rende impossible ces deux positions fondamentales, voilà (en très peu de mots) ce que vise Lacan.

Devant une construction aussi complexe, qui radicalise les axiomes de l'appareil de la lettre 112, mais en excluant complètement toute interprétation biologique et darwinienne, on se dit tout d'abord qu'aucun retour en arrière n'est possible. Avec Lacan, le *psychischer Apparat* est aussi définitivement sorti du cerveau de l'individu isolé. Mais, en plus, il est sorti de la nature. Car la mise en boucle du schéma de la lettre 112, et la contamination, si j'ose dire, des signes de perception (Wz) par les représentations de mots, aboutissent à *dénaturer* l'être humain. Parler, souligne souvent Lacan, c'est perdre avec notre environnement, ou notre *Umwelt*, le rapport de co-adaptation qu'on observe chez les animaux. C'est entrer dans l'artifice, et ne plus pouvoir en sortir. Le langage et la culture (symboles et représentations collectives) s'interposent désormais entre notre propre corps, nos sensations, nos vécus, et nous-mêmes. L'objet que nous visons en désirant, le but des intentions qui « se disent » en nous et s'énoncent devant autrui, ne sera plus jamais celui du besoin vital brut.

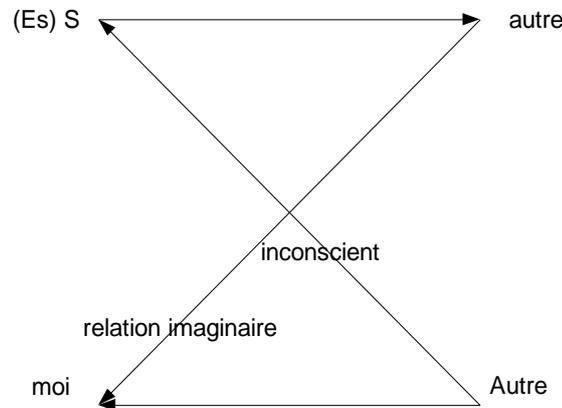
Si appareil il y a donc, chez Lacan, il doit permettre de comprendre ce que j'appellerai les « machinations » du désir le plus raffiné, et donc le plus pervers. Quand il relit des cas de Freud, comme celui de Dora, et qu'il dispose sur le schéma R les différents protagonistes du drame, Lacan veut montrer à qui les uns s'identifient en les idéalisant, avec qui les autres sont confondus, et que ce qui circule d'un sommet à l'autre du schéma R, c'est le désir sexuel, qui, littéralement, mène la danse⁴⁷. Les carences de la parole des uns et des autres, leur mauvaise foi, leur narcissisme, conspirent pour produire la névrose. Mais elle est toujours coordonnée à d'autres névroses, du père, de la maîtresse ou du mari de celle-ci. Ainsi, avec Lacan, on touche l'autre extrême du spectre des possibles : l'appareil psychique n'est plus *dans* le névrosé, mais *entre* lui et tous ceux qui sont névrosés, ou pervers, *avec* lui. Ce sont désormais de pures relations qu'on tente de saisir. Ces relations, en plus, on l'a vu sur le schéma R, ne sont pas des relations entre des sujets, mais entre sujets, objets, idéaux et symboles.

Nous avons atteint le stade terminal de la dé-neurologisation du *seelische Apparat*.

En ce point, il est légitime de se demander si Lacan est encore psychanalyste, tant l'écart entre son appareil psychique et les intentions déclarées des deux topiques est énorme. Freudien, il ne l'est sûrement pas. Mais en même temps, il ne fait que suivre des indications et des impasses explicitement mentionnées par Freud. Il convient cependant de rester prudent. La tentation est grande de pousser le schéma de Lacan dans une direction qui rendrait toute relecture neuroscientifique impossible, ou qui rendrait tout lien avec la neurologie caduc (celle de Freud ou la nôtre). La rendre impossible signifierait par exemple affirmer ceci, qui est une affirmation que j'ai souvent entendue dans le milieu lacanien sous une forme ou sous une autre : le cerveau humain n'est pas fait pour le langage, le langage le fait fonctionner d'une façon antinaturelle, et l'être humain est en ce sens précis, selon la formule de Rousseau,

⁴⁷ Voir les réécritures éloquentes du cas Dora sur un schéma R simplifié in Lacan (1981) et (1998).

un « animal dénaturé ». Il existe une telle tentative, qui revient à *tout originer de l'Autre*, sans se soucier de ce que le cerveau de l'individu offre de son côté, au moins hypothétiquement, à cet appareillage primordial à autrui. Elle s'appuie, chez Vappereau, sur le pliage du schéma de la lettre 112 en schéma R, si du moins on passe par l'ancêtre, chez Lacan, de ce schéma R, qui est le schéma L⁴⁸. Voilà ce schéma, et la vectorisation qui le caractérise :



Si, et seulement si on considère que le schéma R doit hériter des propriétés du schéma L, alors *on doit inverser le sens de la flèche $I \rightarrow A$ en $A \rightarrow I$* , conformément à l'orientation de la flèche *Autre \rightarrow moi* dans le schéma L. L'effet de cette inversion du sens chronologique de construction du schéma freudien de la lettre 112 est alors de radicaliser la dépendance des signes de perception Wz par rapport au discours de l'Autre. Ce discours de l'Autre en effet précède absolument tout développement individuel, et il importe à Lacan de marquer qu'il est donné en synchronie. Si donc le schéma R se construisait de cette façon, comme le conjecture explicitement Vappereau, alors tout notre rapport à la réalité serait non pas subverti, mais carrément régi par l'ordre du langage et les symboles culturels dans lesquels nous baignons. A une époque sensible aux sirènes du constructivisme, et qui n'est parfois pas loin de penser que la réalité n'est absolument rien que ce qu'on en dit, une telle lecture séduit.

Mais ce n'est pas la façon dont Freud a conçu le *seelischer Apparat*, même développé à la Lacan. A suivre cette logique, il faudrait réécrire ainsi le schéma de la lettre 112 (complété des instances de la seconde topique comme Lacan les articule entre elles):

$$\begin{array}{cccccc} W & Wz & Ub & Vb & Bw \\ (M) \rightarrow (I) \leftarrow (A) \rightarrow (S) \rightarrow (i) \rightarrow (m) \end{array}$$

Je n'ai rien trouvé qui justifie l'inversion de la flèche Wz chez Freud. De toutes façons, la lettre 112 ne comporte aucune orientation, et à peine l'idée que le schéma devrait se boucler sur lui-même ! C'est dans la *Traumdeutung* que le bouclage a lieu, mais au titre de la sortie « motrice » de l'appareil psychique (*i.e.* de l'action spécifique que cet appareil réflexe sensori-moteur idéalisé doit fournir, et qui est, je le rappelle, intentionnelle). Strictement rien, en tout cas, ne suggère qu'en bouclant le dispositif sur lui-même, Freud modifierait *aussi* le sens d'écoulement de l'énergie au niveau Wz. Mais Lacan n'oriente plus le schéma R comme il orientait le schéma L. Dans le schéma R, les flèches ont disparu. C'est que le schéma L insiste sur la subordination de l'imaginaire à l'ordre au champ de l'Autre, lequel est au-delà de toute image comme de tout reflet de mon corps.

En effet, si on ne pratique pas l'inversion ci-dessus, l'appareil psychique selon Lacan n'exclut plus (même s'il ne favorise pas cette option !) que le cerveau humain obéisse aux lois

⁴⁸ Lacan (1966 : 53).

d'une sorte d'harmonie pré-établie entre, d'une part, les modalités originaires d'inscription des perceptions, donc les engrammes de W en Wz, et, d'autre part, les signes linguistiques et les symboles culturels. C'est de bon sens : il faut que le cerveau soit *a minima* disponible pour la réinscription langagière de nos perceptions élémentaires, et que ces perceptions, donc, ne soient pas encodées en nous d'une façon qui répugne totalement à leur reprise/retraduction au niveau du langage articulé. En ce sens aussi, on voit bien que la dépendance (éventuelle) des Wz au langage et à la culture est en tout état de cause une dépendance *relative*, ou, comme Lacan préfère dire, « dialectique ». Car, comme disait déjà Freud, il s'agit de transcription et de traduction, ceci n'implique aucunement qu'il n'y ait pas de reste, rien d'intraduisible, rien qui soit juste laissé de côté sans plus, etc. En somme, il y a certainement bien des choses que nous percevons et auxquelles nous réagissons adéquatement sans « nous dire » (au sens de la sollicitation des neurones ω) quoi que ce soit. Il est probable que nous ne puissions pas avoir de « conscience de pensée », comme soutient Freud, sans représentations de mot. Il est vraisemblable ensuite, quoique beaucoup plus spéculatif, que nous ne puissions pas avoir de représentations de mots, ni parler, sans une double hallucination, la première, de leur présence actuelle à notre esprit (car nous ne parlons pas en nous « souvenant » des mots), la seconde, de la présence fantomatique des expériences sensori-motrices auxquelles ces mots ont été associés quand nous les avons appris, ou utilisés autrefois. Il ne s'ensuit pas pour autant qu'il n'y a *que* des mots, ni que nos perceptions ou nos intentions motrices soient des significations qui s'ignorent — ou pour parler lacanien, des signifiés en quête de signifiants.

Si l'on pousse un pas plus loin, on arrive à ceci. Freud aurait sans doute été fasciné par la thèse de Terrence Deacon sur l'origine et le développement du langage⁴⁹. Il se pourrait que des populations de neurones ait été sélectionnées (toujours selon des principes darwiniens) précisément à cause de l'avantage adaptatif que procure l'ajustement le plus fin possible, à la fois affectif et sémantique, aux intentions de nos congénères — je vise l'avantage *d'abord biologique*, et *ensuite social*, que nous procure l'usage du langage. Ainsi, nous ne serions pas des « animaux dénaturés ». Nous serions, selon l'expression de Deacon, qui fonde là-dessus son anthropologie évolutionnaire, une « espèce symbolique », chez qui langage et cerveau auraient « co-évolué ». J'en conclus que, même s'il y a peu de chances qu'elle devienne très populaire, une neuropsychanalyse lacanienne n'est pas entièrement impossible⁵⁰.

Toutefois, même si les progrès futurs des neurosciences permettaient de rapprocher les points de vue, il resterait que l'appareil psychique, en psychanalyse, n'est jamais un simple modèle. *C'est toujours aussi un instrument pour penser de façon différente notre rapport à autrui comme à nous-même, et pour en garder une trace qui dépasse ce dont nous pouvons avoir une conscience totalisante et réflexive.* C'est du moins la façon dont je comprends les impossibilités qui s'expriment dans la seconde topique et le paradoxe d'un appareil psychique qui ne fonctionne que pour *dysfonctionner*. Là, Freud n'est plus du tout neurologue. La psychanalyse, à cause de ce concept d'appareil psychique, sort donc bien de la science et de la philosophie, tout en mimant les procédés. Elle met ces derniers au service d'un usage original de ce que nous appelons « penser ». L'appareil psychique (avec la manière dont on s'en sert en théorie comme dans les cures) différencie en essence la psychanalyse de tout le reste.⁵¹ Quant à la façon extravagante dont Lacan joue avec les mathématiques et la linguistique, au lieu de hérissier l'épistémologue sourcilieux, elle devrait peut-être lui donner à soupçonner qu'il n'a peut-être pas tout à fait saisi ce que construisent les constructions de Lacan, si manifestement hétérodoxes. Bien que ce ne soit pas le lieu de l'expliquer en détail,

⁴⁹ Deacon (1997).

⁵⁰ Bazan (2007).

⁵¹ Dans une version beaucoup plus développée de ce travail, je souligne avec force cette dimension : l'appareil psychique est chez Freud, Lacan, et Bion, une expérience psychanalytique de la pensée. L'écriture, y compris la formalisation, y est le moyen indispensable pour penser *au-delà* de ce que nous fournit la conscience de penser.

une lecture serrée de Bion, l'autre grand « faiseur d'appareils psychiques » de l'histoire de la psychanalyse, recouperait largement les conclusions que je formule ici⁵². Si donc ces notes sur l'appareil psychique aident l'épistémologue à mieux élaborer son soupçon, si elles lui font deviner qu'il s'agit, en somme, au moins autant d'expérience subjective, psychique, textuelle (et vraisemblablement aussi *sexuelle*) que de représentation modélisante de la vie cérébrale et/ou mentale, mon but sera parfaitement atteint.

⁵² Castel (2007).

Références bibliographiques

- ACCARDO P.J. (1982), Freud on diplegia: Commentary and translation, *American Journal of Diseases of Children* 136, pp. 452-456.
- AMACHER Peter (1965), Freud's neurological education and its influence on psychoanalytic theory, *Psychological Issues* n°4, pp.5-93.
- BAZAN Ariane (2007), *Des fantômes dans la voix : Une hypothèse neuropsychanalytique sur la structure de l'inconscient*, Paris, Liber.
- BILDER Robert M. & LEFEVER Frank F. (dir.) (1998), *Neuroscience Of The Mind On The Centennial Of Freud's Project For A Scientific Psychology: Annals of the New York Academy of Sciences*, n°843.
- CASTEL Pierre-Henri (1998), *Introduction à L'interprétation du rêve de Freud : Une philosophie de l'esprit inconscient*, Paris, Presses Universitaires de France.
- CASTEL Pierre-Henri (2007), Bion épistémologue, postface à W. Bion, *La preuve & autres textes*, trad. franç., Paris, Ithaque.
- COHEN Aviva (1998), Franz Brentano, l'inspirateur philosophique de Freud, in F. Geerardyn & G. Van de Vijver, *Aux sources de la psychanalyse : Une étude des premiers écrits de Freud (1897-1900)*, Paris, L'Harmattan, pp.111-122.
- DEACON Terrence (1997), *The Symbolic Species : The Co-Evolution of Language and the Brain*, New York, Norton.
- FINGER Stanley (1974), *Origins of Neuroscience: A History of Explorations into Brain Functions*, Oxford University Press.
- FLIESS Wilhelm (1893), *Neue Beiträge zur Klinik und Therapie der nasalen Reflexneurose*, Vienne et Leipzig, Deuticke.
- FOREST Denis (2006), *Histoire des aphasies : Une anatomie de l'expression*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FORRESTER John (1980/1984), *Language and the Origins of Psychoanalysis*, trad. franç. *Le langage aux origines de la psychanalyse*, Paris, Gallimard.
- FRAMPTON M.F. (1991), Considerations on the role of Brentano's concept of intentionality in Freud's repudiation of the seduction theory, *International Review of Psychoanalysis* 18, n°37, pp.57-83.
- FREUD Sigmund & BREUER Joseph (1895/1956), *Studien über Hysterie*, trad. franç. *Etudes sur l'hystérie*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FREUD Sigmund (1891/2002), *Zur Auffassung der Aphasien: Eine kritische Studie*, trad. franç. *Contribution à la conception des aphasies: Une étude critique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FREUD Sigmund (1893/2001), Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques, in *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, Presses Universitaires de France, pp.45-59.
- FREUD Sigmund (1897/1968), *Die infantile Cerebrallähmung*, Vienne, Alfred Hölder, trad. angl. *Infantile Cerebral Paralysis*, Miami, University of Miami Press.
- FREUD Sigmund (1897/1989), *Inhaltsangaben der wissenschaftlichen Arbeiten des Privatdozenten Dr. Sigm. Freud (1877-1897)*, Vienne, trad. franç. *Résumés des travaux scientifiques du Docteur Sigmund Freud, Privatdocent (1877-1897), OC III*, Paris, Presses Universitaires de France, pp.183-213.
- FREUD Sigmund (1925/1992), *Notiz über den Wunderblock*, trad. franç. *Note sur le bloc magique*, OC XVII, Paris, Presses Universitaires de France.
- FREUD Sigmund (1933/1995), *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, trad. franç. *Nouvelles suites des Leçons*, OC XIX, Paris, Presses Universitaires de France.

- FREUD Sigmund (1946/2001), *Abriss der Psychoanalyse*, trad. franç. *Abrégé de psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France.
- FREUD Sigmund (1986/2006), *Sigmund Freud. Briefe an Wilhelm Fliess (1887-1904)*, trad. franç. *Lettres à Wilhelm Fliess (1887-1904)*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GEERARDYN Filip (1998), Une relecture de la théorie de Freud sur l'aphasie : implications épistémologiques et cliniques, in F. Geerardyn & G. Van de Vijver, *Aux sources de la psychanalyse : Une étude des premiers écrits de Freud (1897-1900)*, Paris, L'Harmattan, pp.65-72.
- GREEN André (1972), De L'Esquisse à L'interprétation des rêves : coupure et clôture ; *Nouvelle Revue de Psychanalyse* n°5, pp.155-180.
- HABERMAS Jürgen (1968/1976), *Erkenntnis und Interesse*, trad. franç. *Connaissance et intérêt*, Paris, Gallimard.
- HEAD Henry (1926), *Aphasia and Kindred Disorders of Speech*, New York, MacMillan.
- KALTENBECK Franz (1985), Sigmund Freud et Wilhelm Jerusalem, *Ornicar* n°32, pp.87-113.
- KALTENBECK Franz (1998), A propos de la rencontre Freud-Brentano, in F. Geerardyn & G. Van de Vijver, *Aux sources de la psychanalyse : Une étude des premiers écrits de Freud (1897-1900)*, Paris, L'Harmattan, pp.123-131.
- KITCHER Patricia (1995), *Freud's Dream: A Complete Interdisciplinary Science of Mind*, Boston, MIT Press.
- KUSSMAUL Adolf (1887), Asymbolie und Aphasie, *Berliner klinische Wochenschrift*, pp.449-450 et pp.460-462.
- LACAN Jacques (1966), *Ecrits*, Paris, Le seuil.
- LACAN Jacques (1981), *Les psychoses, Séminaire III*, Paris, Le Seuil.
- LACAN Jacques (1986), *L'éthique de la psychanalyse, Séminaire VII*, Paris, Le Seuil.
- LACAN Jacques (1998), *La relation d'objet, Séminaire IV*, Paris, Le Seuil.
- LAPLANCHE Jean (1997²), Les principes du fonctionnement psychique, in *Le primat de l'autre en psychanalyse*, Paris, Flammarion.
- LAWSON R.D. & BADAWIN. (2003), Etiology of cerebral palsy, *Hand Clinics* 19 n°4, pp.547-56.
- LONGO L.D., ASHWAL S. & OSLER William (1993), Sigmund Freud and the evolution of ideas concerning cerebral palsy, *Journal for the History of Neurosciences* 2, n°4, pp. 255-282.
- PRIBRAM Karl H. & GILL Merton M. (1976), *Freud's "Project" Re-Assessed: Preface to Contemporary Cognitive Theory and Neuropsychology*, New York, Basic Books.
- VAPPEREAU Jean-Michel (1988), *Etoffe*, Paris, Topologie en extension.